

GAZETTE

DES FEMMES

OUI A
LA PAIX

Supermémés

Ne l'appellez pas « ma p'tite madame »
La « nouvelle vieille » a du chien

01

65385 86426



En couverture

Au feu, les chaises berceuses : les Mémés déchaînées sont en ville ! Le 20 mars dernier, Louise-Édith Hébert, 64 ans, Anna-Louise Fontaine, 57 ans, et Andréanne Foucault, 61 ans, manifestaient contre l'occupation américaine de l'Irak. La rue Sainte-Catherine résonnait de leurs tambourins et maracas. « Elles sont vraiment déchaînées, assure la photographe Caroline Hayeur. Les gens s'arrêtent pour leur parler, leur serrer la main. De vraies stars ! » En 2002, à la conférence du G8 à Ottawa, Caroline a vu des *Raging Grannies* (sœurs anglophones des Mémés) s'interposer entre les policiers et de jeunes militants, leur corps en guise de bouclier. « Je pense à ma grand-mère paternelle, qui est extraordinaire par sa pensée progressiste. Si elle était plus jeune – elle a 93 ans – elle manifesterait, elle aussi. » Photographe professionnelle depuis 15 ans, membre de l'agence Stock, Caroline Hayeur a débuté à la *Gazette des femmes*, avant de s'imposer dans les médias, de *L'actualité à Libération*. Son travail d'artiste lui a aussi ouvert les portes de plusieurs galeries. Elle prépare actuellement une exposition sur le thème « danse et spiritualité ».

RUBRIQUES



DOSSIER

16

Supermémés

par Danielle Stanton et Mélanie Saint-Hilaire

Six femmes d'exception racontent leur « âge d'or ». Un dossier qui bazarde les idées reçues sur la retraite. Et qui donne le goût de vieillir !

24

Gretta Chambers

La nostalgie, connais pas !

par Pascale Millot

À 77 ans, l'ex-chancelière de l'Université McGill n'a pas le temps de penser à la retraite.

26

Bonjour vieillesse

par Johanne Landry

Les aînées ne « tombent » plus à la retraite : elles se dotent d'un projet de vie.

12

TOUR DU MONDE

Polynésie française

Espadons et traditions

par Laura-Julie Perreault

Bienvenue dans l'univers des pêcheuses sportives en haute mer.

32

REPORTAGE

Des sages-femmes à l'hôpital

par Marie-Eve Cousineau

En avril, des sages-femmes ont fait leur entrée dans les hôpitaux. Fini, les guerres de chapelle ?



UN PAS POUR LA FEMME...

Je suis enseignante en éducation au choix de carrière et conseillère en information scolaire. J'ai donc été doublement intéressée par vos articles sur les femmes et les sciences (« La conquête inachevée », mars-avril). J'aimerais les partager avec les jeunes. Des petits pas qui peuvent mener loin...

Cécile Patry, Gatineau

SCIENCE DURE

J'aimerais intervenir dans le débat sur la condition des femmes dans le milieu scientifique. J'ai moi-même fait des études en sciences de l'environnement. J'ai quitté le doctorat car j'ai eu mon premier enfant pendant la maîtrise et le deuxième pendant mes études de doctorat et il devenait difficile de concilier études et famille.

Ma thèse portait sur l'évaluation d'un outil permettant la concertation de différents points de vue vers un objectif ayant des incidences sur l'environnement. Bien que je bénéficiais d'une bourse du Fonds pour la formation des chercheurs et l'aide à la recherche, j'ai eu du mal à convaincre certains collègues [de la validité de mon sujet d'étude].

Après avoir quitté l'université, j'ai décroché un emploi dans mon domaine d'expertise. J'ai été confrontée à tout ce qui peut être vu en termes

de sexisme et de discrimination. À titre d'exemple, lors d'une entrevue, on m'a demandé si le fait d'avoir de jeunes enfants m'empêcherait d'être productive et disponible. Je ne suis plus à l'emploi de cet organisme. Pourtant, j'aimais ce que je faisais.

Mais j'ai finalement abdiqué.
Chantal Trotter, Trois-Rivières

MAMAN EST NOTAIRE

La journaliste Ticia Pépin dresse un portrait du programme d'aide à la parentalité du Barreau du Québec (« Maman est avocate », mars-avril). Elle mentionne que le Barreau du Québec est le premier ordre professionnel en Amérique du Nord à offrir ce genre de programme. Je tiens à préciser que le Bureau de la Chambre des notaires du Québec a adopté, le 9 octobre 2003, une cotisation spéciale afin de mettre sur pied, dès septembre 2004, son programme d'aide à la parentalité pour les notaires travailleurs autonomes (hommes et femmes) qui n'ont pas accès à d'autres programmes d'aide financière.

Continuez votre bon travail.
Edith Chaput, notaire, Lac Brome

FÉLICITATIONS!

Bien du plaisir à Nicolas Maheux, de Saint-Benoît-Labre, gagnant d'une escapade champêtre à l'auberge Le Baluchon en Mauricie. Le week-end culturel à Québec, avec hébergement à l'hôtel Royal William, est allé à Marie-Hélène Brousseau, de Québec. Ces forfaits récompensent des abonnées de la Gazette des femmes et de Québec Science. Merci à tous, les participants et participantes.



LES BÉBÉS DE BUSH

En novembre dernier, la Gazette des femmes publiait un éclatant dossier sur la montée du mouvement pro-vie aux États-Unis grâce à M. Bush (« Fondamentalisme made in USA », nov.-déc. 2003). Quel dossier! Bravo pour cet excellent travail.

En tant que femme et travailleuse sociale, je ne puis m'empêcher de réagir. Les femmes qui décident volontairement d'interrompre leur grossesse ont fait un choix réfléchi et éclairé. C'est-à-dire celui de ne pas mettre un enfant au monde dans des conditions de vie peu propices.

Monsieur le président n'a pas encore compris que l'augmentation du taux de natalité passe par des mesures sociales adéquates quant au travail, à la

garderie, à l'éducation, et par un contexte supportant les femmes désirant rester à la maison pour prendre soin des enfants.

En redonnant de la force au mouvement pro-vie, M. Bush risque de provoquer un retour en arrière. Les services d'avortement se rarefient et deviendront moins accessibles. Alors, la clandestinité se réinstallera.

La réduction du taux d'avortement et du nombre d'infections transmises sexuellement se produira lorsqu'il y aura des programmes de prévention adéquats, associés à une meilleure accessibilité des moyens contraceptifs, et cela, pour tous. Non mais... Raisonnablez-le quelqu'un!

Nathalie Boucher, Jonquière

DE RETOUR APRÈS LA PAUSE

Cet été, vous ne trouverez pas votre magazine préféré dans votre boîte aux lettres. La rédaction profitera de la pause estivale pour concocter un numéro bien spécial. Et pas n'importe lequel, puisque l'édition de septembre-octobre marquera notre 25^e anniversaire. Attendez-vous à une rentrée automnale sous le signe de la nouveauté. Mais chut! Plus un mot: nous gâcherions la belle surprise...

N.B.: Comme les bons comptes font les bonnes amies, votre abonnement sera, bien sûr, prolongé d'un numéro.



Besoin de joindre la Gazette des femmes ?

Pour vous abonner
seulement :

www.abonnement.qc.ca

Sinon, communiquez avec
nous pour :

- renouveler votre abonnement;
- effectuer un changement d'adresse (prière de préciser votre ancienne adresse);
- commander vos abonnements-cadeaux;
- acheter nos guides de la collection la Gazette des femmes;
- nous aviser d'un problème de livraison;
- signaler un numéro manquant.

Par téléphone :
(514) 875-4444
ou
1 800 667-4444

Par télécopieur :
(514) 523-4444

Par courrier :
Gazette des femmes
525, rue Louis-Pasteur
Boucherville (Québec)
J4B 8E7

HOME, SWEET HOME

Une majorité de parents canadiens pensent encore qu'un enfant risque de souffrir du fait que ses deux parents travaillent à temps plein (« La garderie ne nuit pas au QI », mars-avril). Quand nous pencherons-nous enfin sur la question avec assez d'honnêteté pour comparer l'épanouissement, le sentiment de compétence, l'estime de soi ou la créativité des enfants élevés à la maison par rapport à ceux qui se retrouvent dès le plus jeune âge dans des services de garde ?

Il est évident qu'une large campagne de déculpabilisation est actuellement menée afin que les femmes puissent poursuivre en toute quiétude une carrière élatante en même temps que leur vie familiale. Les subventions provinciales ne se retrouvent plus que sous forme de garderies à 7 \$ et une femme qui choisit de rester à la maison est non seulement désapprouvée par la société, mais également découragée par une multitude d'études démontrant les bienfaits des services de garde sur le développement des enfants. Mettre la carrière en veilleuse, accepter d'être officiellement une « personne à charge » et organiser la vie familiale autour d'un seul salaire sont autant de facteurs qui rendent le choix difficile à faire. Pour toutes celles qui pourtant l'osent au nom de la disponibilité aux enfants,

de l'épanouissement familial et de l'implication dans l'éducation, il ne serait que justice de mener un débat honnête sur la question. Le fait qu'une majorité de Canadiens pense « encore » que les enfants pourraient souffrir de leur absence alors qu'une minorité assure une présence quotidienne à la maison ne prouve-t-il pas qu'un malaise plane sur notre société ?

Emmanuelle Quiviger, Montréal

PRÉCISION

Pour suivre la formation « Demystifier les états financiers », offerte par le Centre St-Pierre aux membres d'organismes communautaires, il faut composer le (514) 524-3561 poste 317. Le numéro était incomplet; nos excuses.

BRAVO!

Notre collaboratrice Mélanie Cantin vient de publier son premier ouvrage, un recueil de photographies tirées de sa plus récente exposition. En couleur ou en noir et blanc, les images d'*Un fluu dans la ville* dégagent une atmosphère onirique, rehaussée par la prose de Julie Lachance. En vente à la librairie Zone, de l'Université Laval.

Un fluu dans la ville



Écrivez-nous! Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

Gazette des femmes, 8, rue Cook, 3^e étage, Québec (Québec) G1R 5J7
COURRIEL : gazette@csf.gouv.qc.ca

- Directrice: Thérèse Maloux
- Rédactrice en chef: Claire Gagnon
- Rédactrice en chef adjointe: Anne Savard
- Rédactrice-révisseuse: Mireille Saint-Hilaire
- Relecture: Robert Fauriol
- Relecture graphique: Les Impressions Intra-Media
- Couverture: Caroline Hogue
- Impression et pelliculage: Transcontinental Québec
- Marketing et publicité: Francine Powers
- Vente publicitaire: Catherine Boichu
- Courrier des lectrices: Dépôt des femmes
- Téléphone: (418) 643-4326
- Télécopieur: (418) 643-8936
- Courriel: quartier@csf.gouv.qc.ca
- Site Internet: www.gazettefemmes.com

- Abonnements, changements d'adresse et retours postaux: (Gazette des femmes, 525, rue Louis-Pasteur, Boucherville, Québec J4B 8E7) Téléphone: (514) 667-4444 ou (514) 875-4444
- Courriel: abonnement@csf.gouv.qc.ca
- Site Internet: www.abonnement.qc.ca
- Distribution: Montpages de Presse Benjamin
- Dépôt légal: 2^e trimestre 2004
- ISSN: 1704-4060
- 8 exemplaires du Québec: Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Répertoire et dans l'index de la santé et des services sociaux
- La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité pour rapport ou contenu des publications publiées dans ses pages
- Prix régulier: 10 \$, 3 ans: 30 \$, 5 ans: 45 \$
- Poste-publications — N° de convention: 0987104

Depuis 1979, cette publication bimestrielle est rattachée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme. LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC en sont l'éditeur.

Conseil du statut
de la femme

Québec





Super Françoise

La dernière fois que je lui ai parlé, c'était à un dîner de Centraide, quelques semaines avant qu'elle nous quitte. La théologienne Solange Lefebvre y donnait une conférence sur les rapports entre les générations. Un sujet qui préoccupait au plus haut point Françoise Gamache-Stanton. « Les jeunes ne côtoient pas assez les vieux. » L'octogénaire trouvait cela dommage. Tout ce savoir qui ne se transmettait pas, ces occasions manquées de converser avec les jeunes qui, disait-elle, avaient toujours beaucoup de questions à lui poser. Cependant, elle ne se contentait pas d'avoir un esprit critique; elle passait aussi à l'action. Depuis des années, cette grand-mère se dévouait à l'aide aux devoirs dans une école d'un quartier défavorisé de Québec.

Françoise, la militante, la bénévole, est décédée à 89 ans, le 22 mars dernier. Tout comme les femmes interviewées dans le dossier « Supermèmes », c'était une vieille dame extraordinaire. Pionnière de la promotion des droits des femmes, M^{me} Gamache-Stanton a défendu ses convictions avec ténacité toute sa vie. Elle a eu le courage et l'audace de le faire publiquement, alors que les femmes de sa génération étaient confinées à l'univers privé.

Candidate pour le NPD dans Louis-Hébert, en 1972 et 1974, elle a obtenu, malgré sa défaite, le plus grand nombre de votes pour ce parti, au Québec. Elle avait aussi été présidente provinciale pour le OUI, au référendum de 1980. Membre pendant plusieurs années de la Fédération des femmes du Québec, elle a également occupé la

vice-présidence de l'Association internationale francophone des aînés. Le Comité canadien pour le 50^e anniversaire des Nations Unies l'a nommée « Citoyenne du monde » en 1995. Et j'en passe!

Ce tourbillon d'activités ne l'empêchait pas d'occuper une place centrale dans la vie de ses quatre filles, onze petits-enfants et douze arrière-petits-enfants. On a d'ailleurs pu lire dans les journaux que ses filles l'appelaient la « Queen » ou la « Tour de contrôle ». Fière comme un paon, elle ne manquait jamais une occasion de vanter le talent de sa progéniture, dont la journaliste Danielle Stanton, qui (la vie a de ces coïncidences) cosigne le dossier de ce numéro. Sa mère était une « supermémé » qui va manquer non seulement à sa famille, mais à tous ceux et celles qui ont eu la chance de la côtoyer. À la collaboratrice de longue date de la *Gazette des femmes* et à ses proches, j'offre, en mon nom et en celui de toute l'équipe du magazine, mes condoléances les plus sincères.

Je vous invite maintenant à lire ce dossier, qui nous montre comment la retraite peut revêtir un visage neuf, devenir un temps privilégié pour réaliser ses rêves. Ces mamies de tête et de cœur sont des modèles inspirants. Sans nier les difficultés qu'elles peuvent éprouver, elles nous réconcilient avec l'idée de vieillir.

L'autre jour, un de mes fils me demandait justement: « Quand est-ce que tu vas être belle comme grand-maman? » Il trouve sa mamie très jolie avec ses cheveux blancs et sa peau douce. Tout comme M^{me} Gamache-Stanton, ma belle-mère, qui a plus de 80 ans, se tient au courant de tout: de la politique québécoise à l'actualité internationale, en passant par les courses de Formule 1! Elle fait aussi du bénévolat avec son mari. En 2000, ils ont été nommés couple



**Interviewée dans le dossier
« La loi du talon », en mai 2002,
Françoise Gamache-Stanton pose
pour la Gazette des femmes.**

bénévole de l'année, dans la région de Montmagny. Comme ma propre mère est décédée il y a longtemps, ma belle-mère est devenue notre référence, le point d'ancrage de ses 10 enfants, de ses 10 petits-enfants et de son arrière-petite-fille. Pour reprendre une expression d'enfant, j'ai envie de dire: « Quand je serai grande, je veux être comme elle. » ■

Écouter sa Gazette

« **B**onjour et bienvenue dans la rubrique 734 », annonce une voix calme et aimable. « C'est Kathya qui va vous faire la lecture de la *Gazette des femmes*. » Ainsi commence la lecture du magazine dans le Publi-phone, un service offert gratuitement par le Regroupement des aveugles et amblyopes du Montréal métropolitain. Ce système interactif, mis sur pied il y a huit ans à la demande des handicapés visuels, propose près de 350 rubriques à écouter, dont des quotidiens, des communiqués municipaux, des circulaires, ainsi que des mensuels comme *Les Affaires ou Elle Québec*. Pour entendre un article, il suffit de décrocher le téléphone et de composer le numéro approprié.

Kathya Heppell, travailleuse autonome en développement d'affaires, a eu du flair lorsqu'elle a suggéré au responsable du Publi-phone, à l'automne 2002, d'ajouter la *Gazette des femmes* à son répertoire. « J'étais animatrice à CISM, la station de radio étudiante de l'Université de Montréal, lorsqu'un collègue m'a parlé du Publi-phone. J'ai réussi à convaincre son responsable que la *Gazette des femmes* n'était pas aussi marginale qu'il le laissait entendre », dit la lectrice bénévole de 43 ans. Kathya Heppell consacre cinq heures à l'enregistrement d'un numéro. Initiative à saluer, puisqu'au dernier trimestre notre magazine a obtenu 588 écoutes. Un score encourageant si on le compare aux 681 écoutes de *L'actualité* ou aux 388 de *Protégez-vous*.

Le Publi-phone, qui reçoit annuellement plus d'un million d'appels, emploie six personnes et 300 lecteurs bénévoles. Comme le nombre de lignes est limité, le service s'adresse d'abord aux personnes handicapées visuellement, mais les analphabètes et les nouveaux immigrants peuvent aussi s'en servir pour apprendre à lire et à bien prononcer le français. M.B.

Dans la région de Montréal: (514) 277-4401, poste 4. En semaine, il est préférable d'appeler après 16h30. Partout au Québec (sans frais): 1-800-361-7063, poste 447, du lundi au vendredi après 17h, et la fin de semaine de 16h30 à 8h30. ■ www.raamm.org/publiphone.php

Amnistie

« La violence contre les femmes est une maladie grave qui ronge le cœur de toutes les sociétés, dans tous les pays du monde », clame Irene Khan, secrétaire générale d'Amnistie internationale. Et le Québec ne fait pas exception. Pour la première fois, la section québécoise de l'organisation de lutte contre la torture s'associera à des organismes d'ici pour lutter contre ce fléau. « C'est nouveau de travailler sur des enjeux dans notre propre pays. Environ 95 % de notre action se fait plutôt sur la scène internationale », explique Anne Sainte-Marie, relationniste pour Amnistie internationale.

Son organisme vient de lancer une campagne mondiale dénonçant les cruautés envers les femmes, comme l'excision et le mariage forcé. Baptisée Halte à la violence, le projet de sensibilisation durera deux ans.

Première action prévue au calendrier québécois: appuyer la demande de la Fédération des femmes du Québec pour que le gouvernement finance une vaste campagne de sensibilisation contre la violence faite aux femmes, similaire à celle qu'il a mise en œuvre pour lutter contre l'alcool au volant. Une pétition, disponible sur le site Internet d'Amnistie internationale, circule déjà. Les militantes espèrent recueillir des milliers de signatures qui seront remises au gouvernement provincial le 6 décembre prochain, anniversaire de la tuerie de l'École Polytechnique. Selon des chiffres de l'Unicef, le coût de la violence au sein des familles canadiennes, y compris les soins médicaux et la perte de productivité, s'élèverait à plus de 1,6 milliard de dollars par année.

Bien que la campagne d'Amnistie internationale vise à combattre toutes les formes d'agressions infligées aux femmes et aux fillettes, sa filiale québécoise dénoncera principalement la violence familiale (dont celle envers les aides domestiques). Celle exercée à l'endroit des femmes autochtones sera aussi une priorité. « Notre premier défi consiste à éduquer nos propres membres

VOI DE NEUF?

Écouter sa Gazette

« **B**onjour et bienvenue dans la rubrique 734 », annonce une voix calme et aimable. « C'est Kathy qui va vous faire la lecture de la *Gazette des femmes*. » Ainsi commence la lecture du magazine dans le Publi-phone, un service offert gratuitement par le Regroupement des aveugles et amblyopes du Montréal métropolitain. Ce système interactif, mis sur pied il y a huit ans à la demande des handicapés visuels, propose près de 350 rubriques à écouter, dont des quotidiens, des communiqués municipaux, des circulaires, ainsi que des mensuels comme *Les Affaires* ou *Elle Québec*. Pour entendre un article, il suffit de décrocher le téléphone et de composer le numéro approprié.

Kathya Heppell, travailleuse autonome en développement d'affaires, a eu du flair lorsqu'elle a suggéré au responsable du Publi-phone, à l'automne 2002, d'ajouter la *Gazette des femmes* à son répertoire. « J'étais animatrice à CISM, la station de radio étudiante de l'Université de Montréal, lorsqu'un collègue m'a parlé du Publi-phone. J'ai réussi à convaincre son responsable que la *Gazette des femmes* n'était pas aussi marginale qu'il le laissait entendre », dit la lectrice bénévole de 43 ans. Kathy Heppell consacre cinq heures à l'enregistrement d'un numéro. Initiative à saluer, puisqu'au dernier trimestre notre magazine a obtenu 588 écoutes. Un score encourageant si on le compare aux 681 écoutes de *L'actualité* ou aux 388 de *Protégez-vous*.

Le Publi-phone, qui reçoit annuellement plus de un million d'appels, emploie six personnes et 300 lecteurs bénévoles. Comme le nombre de lignes est limité, le service s'adresse d'abord aux personnes handicapées visuellement, mais les alphabètes et les nouveaux immigrants peuvent aussi s'en servir pour apprendre à lire et à bien prononcer le français. M.B.

Dans la région de Montréal: (514) 277-4401, poste 4. En semaine, il est préférable d'appeler après 16h30. Partout au Québec (sans frais): 1-800-361-7083, poste 447, du lundi au vendredi après 17h, et la fin de semaine de 16h30 à 8h30. ■ www.raamm.org/publiphone.php

Amnistie

« La violence contre les femmes est une maladie grave qui ronge le cœur de toutes les sociétés, dans tous les pays du monde », clame Irene Khan, secrétaire générale d'Amnistie internationale. Et le Québec ne fait pas exception. Pour la première fois, la section québécoise de l'organisation de lutte contre la torture s'associera à des organismes d'ici pour lutter contre ce fléau. « C'est nouveau de travailler sur des enjeux dans notre propre pays. Environ 95 % de notre action se fait plutôt sur la scène internationale », explique Anne Sainte-Marie, relationniste pour Amnistie internationale.

Son organisme vient de lancer une campagne mondiale dénonçant les cruautés envers les femmes, comme l'excision et le mariage forcé. Baptisé *Halte à la violence*, le projet de sensibilisation durera deux ans.

Première action prévue au calendrier québécois: appuyer la demande de la Fédération des femmes du Québec pour que le gouvernement finance une vaste campagne de sensibilisation contre la violence faite aux femmes, similaire à celle qu'il a mise en œuvre pour lutter contre l'alcool au volant. Une pétition, disponible sur le site Internet d'Amnistie internationale, circule déjà. Les militantes espèrent recueillir des milliers de signatures qui seront remises au gouvernement provincial le 6 décembre prochain, anniversaire de la tuerie de l'École Polytechnique. Selon des chiffres de l'Unicef, le coût de la violence au sein des familles canadiennes, y compris les soins médicaux et la perte de productivité, s'élèverait à plus de 1,6 milliard de dollars par année.

Bien que la campagne d'Amnistie internationale vise à combattre toutes les formes d'agressions infligées aux femmes et aux fillettes, sa filiale québécoise dénoncera principalement la violence familiale (dont celle envers les aides domestiques). Celle exercée à l'endroit des femmes autochtones sera aussi une priorité. « Notre premier défi consiste à éduquer nos propres membres

dans notre cour

par rapport à la réalité de ces femmes, que nous connaissons mal», relève Anne Sainte-Marie.

L'organisation de lutte contre la torture demande aussi aux hommes de se mobiliser. Mais, contrairement à l'Europe où des équipes sportives masculines n'hésitent pas à s'associer à des causes sociales, le Québec fait piètre figure. « Dans le passé, les athlètes du milieu québécois à qui nous avons demandé de s'associer à une de nos causes se sont toujours montrés frileux », lance la relationniste. Amnesty internationale pourra cependant compter sur d'autres complices, comme le romancier français Marc Levy (auteur du best-seller *Et si*

c'était vrai?), qui signe un court-métrage sur la violence que subissent les femmes, intitulé *La lettre de Nabila*. « On va tenter de faire projeter ce film dans les cinémas avant les présentations principales. »

Pour les personnes qui veulent mettre l'épaule à la roue, Amnesty internationale proposera des actions concrètes à chaque mois, pendant toute la durée de la campagne Halte à la violence (www.amnistie.qc.ca). On peut aussi s'inscrire au réseau électronique Femmes, qui a pour mission de défendre les droits fondamentaux des femmes partout dans le monde (www.amnistie.qc.ca/soutenir/index.htm). T.P. ■



« Carton rouge pour la violence contre les femmes », peut-on lire sur le t-shirt de ce joueur, lors d'un match disputé le 27 février. (Au soccer, celui qui reçoit un carton rouge est expulsé de la partie.) Les membres des équipes turques d'Istanbulspor et Besiktas n'ont pas hésité à endosser la campagne d'Amnesty internationale. À quand un tel appui de la part du Canadien, des Expos ou des Alouettes?

L'effet 11 septembre

Se pourrait-il que les attentats du 11 septembre aient augmenté le risque de violence familiale que subissent les immigrantes et leurs enfants? Sans nul doute, conclut une étude du Centre pour femmes immigrantes de Sherbrooke, menée par sa fondatrice Teresa Bassaletti. « Les événements de septembre 2001 ont rendu les Québécois méfiants envers ces familles déjà fragilisées par leur immigration », reconnaît-elle. Les employeurs embauchent moins de nouveaux arrivants, et plusieurs voisins, autrefois avenants, ne les saluent même plus. Conséquence indirecte: le climat familial s'aggrave, et les femmes et les enfants en paient le prix.

L'Estrée compte environ 10 000 personnes immigrantes, dont plus de la moitié sont des femmes. L'enquête, menée auprès de 355 femmes et enfants, dévoile une réalité troublante. Plus de la moitié des femmes (56%) vivent une ou plusieurs for-

mes de violence familiale (par ordre d'importance, de nature économique, verbale, psychologique, physique, sociale ou sexuelle). Le conjoint est le premier agresseur (pour 44% des victimes), puis, de façon surprenante, les enfants (pour 23% d'entre elles). L'explication avancée: l'agressivité envers la mère se mesure à l'aune de leurs frustrations, dont la perte d'amis et l'éloignement familial ainsi que la pauvreté. Et puis le tiers des enfants sont eux-mêmes victimes de violence à l'école et 53% à la maison.

Autre constatation massue de l'enquête estrieuse: la pauvreté extrême des familles immigrantes, dont 58% ont un revenu annuel inférieur à 15 000 \$ et près de 36% d'à peine 9 000 \$. C'est dire que quatre femmes sur dix vivent avec un revenu familial qui équivaut à peine au quart de celui de la population générale en Estrie (37 742 \$). Pourtant, les immigrantes ont deux fois plus de diplômes

universitaires que la population indigène. Malgré cela, elles se cantonnent dans des emplois cul-de-sac: 44% sont ouvrières en manufacture, sous-payées, et travaillent nettement en dessous de leurs compétences.

Que faire? Chilienne d'origine, Teresa Bassaletti, qui œuvre depuis 20 ans auprès des communautés ethnoculturelles, avance des solutions. « Il faut absolument que le gouvernement amorce une réflexion poussée sur l'intégration des personnes immigrantes. » Elle recommande notamment de créer des programmes adaptés aux besoins des femmes, telle une halte-garderie. C.G.

Impact du 11 septembre sur la violence familiale chez les femmes et les enfants des communautés culturelles en Estrie, sous la direction de Teresa Bassaletti, Centre pour femmes immigrantes, Sherbrooke, 2004, 130 p.

Nouvel arrivage



La culture gaie et lesbienne

En 2001, les Françaises Anne et Marine Rambach avaient fait sensation avec un brillant essai sur les conditions de travail des intellectuels, *Les intellos précaires*. Dans leur nouvel ouvrage, *La culture gaie et lesbienne*, elles détaillent l'histoire récente du mouvement homosexuel. Une analyse de l'intérieur, délicieuse d'humour fin, qui présente des faits concrets pour appuyer les débats de fond.

Les hétéros, constatent les sœurs Rambach, montrent plus de tolérance qu'auparavant à l'endroit des homosexuels. Défilés de la fierté, mariages gais, homoparentalité : en France comme en Amérique, ces sujets d'actualité, tout

en restant controversés, sont débattus sur la place publique. Des politiciens défendent maintenant les droits des couples de même sexe. Mais ce que le public sait de la communauté gaie, de ses revendications et de sa culture dépasse rarement le cliché.

Fondatrices des Éditions gaies et lesbiennes, à Paris, les auteures recensent dans leur livre les destinations *gayfriendly* (la ville de Montréal en est une), l'émergence des mouvements homosexuels de droite, la misogynie de certains groupes gais. Elles abordent aussi la lutte au sida, les associations de prévention faisant aujourd'hui face à des coupes budgétaires et à des coutumes dangereuses, comme le *bareback*, pratique revendiquée de relations sexuelles sans protection.

Quant à la polémique autour du mariage et de la parentalité des gais, elle divise la communauté. Certains y voient un danger d'assimilation : « Il y a 30 ans, les militants critiquaient l'organisation hétérosexuelle de la société. Aujourd'hui, on mimétise complètement. » Mais qu'ils revendiquent le droit à la différence ou à l'indifférence, les femmes et les hommes homosexuels sont porteurs de changements qui nous concernent tous. Cela, les sœurs Rambach l'expliquent avec clarté. G.T.

Fayard, 2003, 421 p.



Quand les femmes se heurtent à la mondialisation

Votre compte en banque n'a jamais été aussi bas ? Lisez *Quand les femmes se heurtent à la mondialisation*, un essai partisan, mais documenté, de l'organisme international Attac (Association pour la taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens).

Auparavant, les institutions financières internationales, comme la Banque mondiale, ignoraient royalement les travailleuses. Elles leur prêtent désormais « une grande attention ». Pourquoi ce soudain intérêt ? Parce que leur travail, à l'extérieur comme à la maison, joue un rôle « d'amortisseur social » qui permet aux nations d'encaisser les contrecoups de l'économie néolibérale. En temps de compression des dépenses, ce sont les femmes qui suppléent à la privatisation des services sociaux et qui dispensent les soins autrefois assurés par l'État. Dans le monde, elles représentent 40 % de la population active et contribuent beaucoup à la subsistance des leurs.



Oui, la mondialisation a créé du travail pour les femmes. Des emplois sous-payés et malsains qui détériorent la qualité de vie, dénoncent les auteurs. Au Nord, les emplois précaires leur incombent (dans l'Europe des Quinze, 81 % des travailleurs à temps partiel sont de sexe féminin). Elles « cumulent » plus qu'elles ne « concilient » la double tâche, ce qui entraîne « une destruction maximale de la vie familiale ». Au Sud et en Asie s'installent des usines papillons qui cherchent le profit facile, exploitant leurs salariées. Les investisseurs étrangers prisent les zones franches; dans ces 3 000 zones, exemptées des législations syndicales et environnementales, 43 millions de personnes travaillent dans des conditions dangereuses.

D'après le dernier rapport d'Oxfam Canada, les Colombiennes qui cueillent nos bouquets de la Saint-Valentin touchent « moins de 15 de l'heure, travaillent 16 heures par jour et ne gagnent toujours pas assez pour subvenir à leurs

besoins ». Et nos détaillants viennent encore de sabrer dans la rétribution de leurs heures supplémentaires.

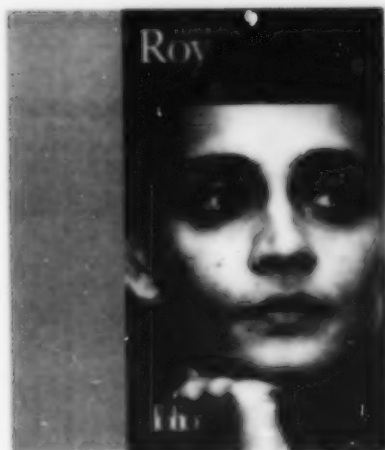
Le profit se nourrit d'inégalités et l'exploitation des femmes est l'un de ses piliers. Heureusement, les travailleuses contribuent beaucoup à la résistance altermondialiste, écrit Attac, qui conclut sur cette note d'espoir. G.T.

Editions mille et une nuits, 2003, 190 p.

Attac Québec : www.quebec.attac.org
Oxfam Québec : www.oxfam.qc.ca

L'écrivain-militant

Arundhati Roy, que la critique internationale a baptisée la « Salman Rushdie de l'Inde », avait ébloui la planète avec son premier roman, *Le dieu des petits riens*, Booker Prize 1997. L'écrivain-militant réunit tous ses écrits politiques. Son style flamboyant s'y porte à la défense des humbles, indiens ou étrangers. Grandes sont les menaces à la paix mondiale, qu'il



s'agisse du nucléaire, du développement sauvage (« variété mutante du colonialisme qui déjà détruit l'Afrique ») ou de la politique anti-terroriste américaine. « Mais nous verrons un jour le démantèlement du "grand" – grands barrages, grandes bombes, grandes erreurs... Le XXI^e siècle sera le siècle du "petit" », prédit cette humaniste. Un recueil remarquable. G.T.

Gallimard, 2003, 389 p.

Apolitiques, les jeunes femmes?

Apolitiques, les jeunes femmes? Pff! Dans les manifs altermondialistes et ailleurs, elles ont prouvé leur engagement social, dit la sociologue Julie Jacques (voir « La génération papillon » dans la *Gazette des femmes* de sept.-oct. 2003). Avec sa collègue Anne Quenart, la chercheuse publie les résultats de leur étude sur 30 jeunes militantes. *Apolitiques, les jeunes femmes?* relate le parcours de ces combattantes. De l'énergie pure. M.St-H.

Editions du remue-ménage, 2004, 154 p.



Mercedes

« On parle d'employeurs dont le revenu annuel est supérieur à 300 000 \$, qui n'ont aucun problème à se payer trois voitures, mais qui considèrent que donner 15 000 \$ à la personne qui prend soin de leur enfant, c'est trop. »

Louise Dionne, présidente de l'Association des aides familiales du Québec. Les domestiques ont droit au salaire minimum depuis mai 2003, un scandale selon plusieurs employeurs (*Le Devoir*, 6 mars).

Intérêts dévoilés

« Il a beaucoup été question du droit des femmes... en leur nom. Sur 120 intervenants, 18 étaient des femmes. »

Patrick Roger, journaliste chargé de couvrir le débat sur le port du voile, à l'Assemblée nationale française (*Le Devoir*, 11 février).

Carrière stérile

« Lorsque les femmes ont trop en tête leur carrière et les promotions, c'est néfaste pour la courbe démographique. »

André Langevin, maire de Coaticook, fier de sa politique nataliste (*La Tribune*, 7 février).

Du respect s.v.p.

« Je leur ai demandé de laisser les femmes voter, de mener le village à la modernité. Les anciens m'ont dit de me montrer respectueux... et d'arrêter d'en parler. »

Guillermo Virafuentes, maire de Huamuxtitlan, au Mexique, chargé de superviser les élections du village amérindien Santa Cruz (*The Gazette*, 15 février).

Habiletés spatiales et rôles sexuels

Si hommes et femmes n'ont pas les mêmes habiletés spatiales, c'est avant tout en raison de leurs rôles respectifs dans la reproduction de l'espèce. Cette hypothèse, émise par Isabelle Écuyer-Dab dans sa thèse de doctorat en psychologie évolutionniste de l'Université de Montréal, va à l'encontre des théories dominantes en sciences sociales, qui tendent à expliquer ces différences par les rôles sociaux de nos ancêtres.

On connaît de mieux en mieux les écarts d'habiletés spatiales entre les deux sexes. On sait, par exemple, que les hommes sont plus aptes à reconnaître des figures présentées sous divers angles, alors que les femmes mémorisent mieux l'emplacement des objets. La théorie des rôles sociaux expliquait jusque-là ces différences, les hommes étant mieux adaptés à la chasse et aux déplacements sur de grandes distances, les femmes, à la cueillette et au repérage de proximité. Mais selon Isabelle Écuyer-Dab, qui a obtenu le prix de la meilleure thèse en sciences sociales de son université, ces différences résulteraient surtout du rôle sexuel tenu par chacun autrefois. C'est encore le cas chez la plupart des mammifères: les femelles,

qui portent les petits et allaitent, doivent ainsi limiter leurs déplacements pour ne pas mettre en danger leur progéniture. Les mâles, eux, doivent être de bons combattants pour s'attirer la faveur des femelles et doivent pouvoir se déplacer sur de grandes distances pour maximiser leurs chances d'être repérés par elles.

Selon la chercheuse, qui a également étudié l'évolution des grands singes, cette sélection sexuelle serait intervenue bien avant la différenciation sociale dans l'histoire de l'humanité. C'est en se battant entre eux pour obtenir la faveur des femmes que les hommes auraient progressivement acquis les habiletés spatiales qui, plus tard, leur ont permis de devenir de bons chasseurs.

« Have sex differences in spatial ability evolved from male competition for mating and female concern for survival? », Isabelle Écuyer-Dab et Michèle Robert, *Cognition* (actuellement sous presse).

Pour soulager les douleurs menstruelles... le psy

Les femmes qui s'inquiètent de leurs douleurs menstruelles, parce qu'elles ont peur d'avoir mal ou d'avoir un problème grave, auraient beaucoup plus de difficultés à les combattre que celles qui adoptent une attitude plus positive, selon une étude conduite par des chercheurs de l'Université Dalhousie, à Halifax. Trudi Walsh et ses collègues ont étudié la manière dont 93 étudiantes éprouvant des douleurs modérées à sévères (mais non liées à de l'endométriose ou à d'autres problèmes menstruels) évaluaient leur mal et y réagissaient. Les chercheurs ont montré que les jeunes femmes les plus inquiètes ressentaient une souffrance physique et des perturbations psychologiques plus sévères, que leur quotidien en était plus affecté et qu'elles trouvaient les analgésiques ou d'autres méthodes antidouleur moins efficaces.

Plusieurs études portant sur l'effet du catastrophisme dans la gestion de diverses douleurs chroniques avaient déjà montré que cette attitude accroît l'intensité des souffrances ressenties: l'anxiété rend hypersensible à la douleur. Les chercheurs d'Halifax sont les premiers à prouver l'impact du catastrophisme dans le cas des douleurs menstruelles. Ils recommandent que, comme les personnes atteintes d'autres douleurs chroniques, les femmes qui souffrent de leurs règles et qui s'en inquiètent recourent à un soutien psychologique pour les aider à dédramatiser et à mieux gérer leur mal.

« Menstrual Pain Intensity, Coping, and Disability: The Role of Pain Catastrophizing », Trudi M. Walsh et autres, *Pain Medicine*, vol. 4, n° 4, 2003.



Jeux vidéo pour filles

Les jeux vidéo sont encore presque exclusivement conçus pour des garçons de 13 à 25 ans. Il est temps que l'industrie conçoive des programmes adaptés aux goûts des filles, selon Sheri Graner Ray, ancienne conceptrice pour la compagnie Her Interactive. Dans son livre intitulé *Gender Inclusive Game Design* (« conception de jeux pour les deux sexes »), elle précise qu'il s'agit tout autant d'une belle occasion commerciale pour les compagnies que d'un principe d'équité : les jeux préparent les jeunes à un contact plus étroit avec la technologie, et l'absence de produits qui plaisent aux filles ne peut, d'après elle, que leur nuire.

En 1997, la compagnie Mattel vendait 600 000 copies de son Barbie Fashion Designer. Ce jeu d'habillage virtuel, qui réunissait tous les stéréotypes de la célèbre poupée, s'est classé sixième au palmarès des ventes mondiales de CD-ROM cette année-là, prouvant que les filles aussi pouvaient être intéressées par les jeux vidéo. Mais depuis, presque tous les programmes censés les attirer ont été des échecs retentissants, car ils n'étaient pas adaptés, selon la consultante. Aujourd'hui encore, 90 % des propriétaires de consoles de jeux sont des garçons ; pourtant, leurs petites camarades ont prouvé, en s'appropriant rapidement Internet, qu'elles ne sont pas rebutées par les ordinateurs.

En premier lieu, Sheri Graner Ray recommande aux concepteurs de jeux d'imaginer des personnages moins stéréotypés, les filles ne se reconnaissant absolument pas dans les héros virils chargés de sauver des princesses à demi nues. La réussite de Tomb Raider et de la célèbre aventurière Lara Croft, aussi musclée que maligne, prouve que c'est possible, même si ce jeu reste le seul à ce jour à avoir réussi avec une héroïne. Elle leur conseille aussi, entre autres, d'inventer des intrigues où le joueur doit accomplir une mission et résoudre des énigmes (plutôt que de simplement gagner en éliminant des ennemis) et où la compétition est moins directe. Enfin, les compagnies devraient engager plus de conceptrices et leur offrir de meilleures conditions de travail.

Gender Inclusive Game Design, Sheri Graner Ray, Charles River Media, 2003, 193 p.
www.charlesriver.com/titles/gender.html

Illustrations: Sophie Casson

Rouge à lèvres et cellulaire

Les compagnies de télécommunication ne savent plus quoi inventer pour séduire les consommatrices. Un sondage récemment conduit par la compagnie Siemens en Allemagne, en Grande-Bretagne et en France auprès de 3 000 personnes montre que les femmes sont en proportion presque aussi nombreuses que les hommes à attendre avec impatience la nouvelle génération de téléphones cellulaires. Même si elles se sont avouées moins informées qu'eux à propos de la tech-



nologie UMTS, qui permet d'échanger par cellulaire des courriels et des photos et de consulter Internet, 45,5 % des femmes interrogées, soit à peine moins que les hommes (50,9 %), se sont dites persuadées que l'UMTS connaîtra rapidement le succès. Elles sont d'ores et déjà plus nombreuses à échanger des messages textuels grâce à leur cellulaire. Avec cette nouvelle étude, la compagnie Siemens semble désormais persuadée que l'avenir des cellulaires est une affaire de femmes. Sa dernière invention pour les séduire : un téléphone qui ressemble à un poudrier et qui est équipé de deux miroirs de maquillage. Il est même disponible en collier !

www.siemens-mobile.com

EN BREVE

Seulement 13 % des lectrices préfèrent les romans d'amour. Ceux-ci viennent au troisième rang dans la liste des lectures préférées des Canadiennes, après les polars (18 %) et les livres historiques (43 %). Ces derniers ont aussi la préférence des hommes (42 %), devant les polars et la science-fiction, ex æquo à 13 % (sondage de l'Association d'études canadiennes auprès de 2 002 personnes).

Les cigarettes légères, qui ont permis aux compagnies de tabac d'attirer les femmes, provoquent autant de cancers des poumons que celles qui contiennent jusqu'à 22 mg de goudron, comme le prouve définitivement une étude américaine menée auprès de un million de personnes (*British Medical Journal*, 10 janvier 2004).

Aux États-Unis, l'écart de salaire entre hommes et femmes a légèrement augmenté depuis 20 ans, même si l'on exclut les facteurs qui affectent le plus le revenu féminin (comme les congés de maternité et la différence d'ancienneté et de nombre d'heures passées au travail). L'écart était de 19,6 % en 1983 et de 20,3 % en 2000 (étude du US General Accounting Office).

TOUR DU MONDE



Espadons et traditions

Oubliez le cliché des célèbres peintures de Gauguin. Les femmes de la Polynésie française ont mieux à faire que de perpétuer les rôles traditionnels. Bienvenue dans l'univers des pêcheuses sportives en haute mer.

PAR LAURA-JULIE PERREAULT

Tetua Temarii avait trouvé un truc infallible pour suivre son grand-père et son père. Les jours de congés scolaires, la fillette de 8 ans se levait en pleine nuit et se cachait sous les filets du bateau de pêche. Retenant son souffle au vrombissement du moteur, elle restait cachée jusqu'à ce que l'île de Bora Bora devienne un petit point vert.

C'est alors seulement qu'elle sortait de sa cachette pour regarder les hommes pêcher en haute mer. Et les voir tirer des eaux bleues de l'océan Pacifique des thons, des mahi-mahi, des espadons de plusieurs dizaines, voire centaines de kilos.

« Mon père trouvait ça plutôt drôle. Il pensait que je venais en haute mer parce que j'aimais nager et passer du temps sur l'eau. Mais il ne savait pas que j'avais déjà la maladie de la pêche », raconte Tetua.

Depuis deux ans, elle est nulle autre que la championne de pêche sportive en haute mer de Bora Bora, toutes catégories confondues. Un titre prestigieux que se disputent 40 hommes et 20 femmes pour une population de 7 000 habitants.

Histoire de pêcheuses

Traditionnellement, les vahinés (« femmes » en langue polynésienne) ne pou-

vaient pêcher que les poissons tropicaux du lagon – un passe-temps qui se pratique en famille. La « pêche au gros » leur a été rendue accessible en 1986, avec la création du club féminin de pêche sportive Vahinera no Bora Bora (les femmes adorées de Bora Bora).

Pêcheuse de lagon depuis son enfance, Tetua a pour la première fois lancé sa ligne en haute mer en 2001. Cette année-là, elle a été acceptée dans le club des hommes, le Bora Bora Fishing Club, à l'insistance de son mari, Mathias Tarououra, instituteur à la retraite. Elle leur a vite montré de quel bois elle se chauffait. Son record ? Un espadon de 260 kg. « J'aime le combat avec

le poisson. Quand une « bête » mord à l'hameçon, il faut jouer avec elle, la laisser se fatiguer et travailler avec douceur », explique-t-elle, un sourire gêné accroché au coin des lèvres. Car, malgré ses succès, la championne, à chaque réponse, regarde son mari du coin de l'œil, comme si elle cherchait son approbation.

Il faut passer une journée au large avec Tetua, son mari et son frère Sylvain, pour comprendre que pêche en haute mer rime avec persévérance. Le Poetua, bateau des Tarououra, est prêt à partir dès 6 heures du matin, l'heure magique pour attraper un espadon. C'est jour



Tetua Temarii, championne de pêche sportive en haute mer de Bora Bora. Son record ? Un espadon de 260 kg. « J'aime le combat avec le poisson. Quand une « bête » mord à l'hameçon, il faut jouer avec elle, la laisser se fatiguer et travailler avec douceur. »

de concours pour le Bora Bora Fishing Club. Aujourd'hui, 10 bateaux sont en lice, emportant chacun à son bord de 3 à 5 pêcheurs. Le concours ne prendra fin qu'à 16 heures.

Il fait plus de 35 °C en cette fin de janvier. Sous un soleil de plomb, les pêcheurs à la peau tannée s'arrosent d'eau salée. Dès l'aube, Tetua a pris place à l'arrière de l'embarcation. Peu bavarde, elle prépare son appât et le lance à l'eau un nombre incalculable de fois. Tetua et son mari, qui pilote le bateau pendant une grande partie de la journée, ne s'entendent pas sur la direction à prendre.

Libération de la vahiné

Il est loin derrière, le cliché de la Tahitienne couchée nue sous les bananiers, une mangue à la main, à attendre le passage d'un peintre européen qui l'immortalisera. D'ailleurs, en 2003, lorsque les habitants de Tahiti ont commémoré le 100^e anniversaire de Gauguin dans sa Maison de Jouviss, l'auteure tahitienne Chantal Spitz ne s'est pas gênée pour érafler le mythe créé par le peintre impressionniste, qu'elle a qualifié de « raciste » et de « pédophile ». Le peintre français aurait exploité au maximum les mœurs libérales des Tahitiennes, entretenant des relations en série avec des gamines de moins de 15 ans.

Depuis, beaucoup de chemin a été parcouru par les Polynésiennes. Aujourd'hui, elles composent plus de 50% de la fonction publique, qui reçoit de France d'allechants salaires bonifiés. Cinq des quatorze ministères ont des femmes à leur tête, et l'Assemblée de la Polynésie française (parlement de ce territoire français d'outre-mer) est présidée par une femme, Lucette Taero.

Ce qui n'empêche pas la persistance de certaines mentalités. « Bizarrement, l'adultère fait partie de la culture, mais je n'ai jamais été dans une seule fête tahitienne sans qu'un homme batte sa femme en public, parce qu'elle avait flirté avec un autre. Et personne n'intervient », donne pour exemple Bernie Kamalamalana, guide culturel. « Cette violence est considérée comme un témoignage d'amour. »



De toute évidence, Mathias est maître à bord. Malgré les timides récriminations de sa femme, c'est lui qui garde le cap. À deux reprises, la pêcheuse croit pouvoir tirer un poisson de l'eau, mais sa proie se détache. À 16 heures, la petite équipée rentre bredouille et épuisée. « Il n'y a pas

de bons pêcheurs, lance le président du club aux participants déçus, il n'y a que des pêcheurs chanceux. »

Une perle rare

Au quai, trois gros espadons sont allongés sur le dessus des embarcations des



Callie Moasen a remporté le dernier concours du Bora Bora Fishing Club avec cet espadon de 77 kg. « Ça étonne les autres filles que je pêche. J'aimerais devenir championne du monde. »

plus « chanceux ». Arrive le moment de la pesée. L'heureux gagnant remportera plus de 1 200 \$. Aujourd'hui, le plus gros espadon pèse 77 kg. Et la personne qui a réussi à le ramener sur la terre ferme est... une adolescente de 15 ans, Callie Moasen. Avec Tetua Temarii, elle est la seule femme du Bora Bora Fishing Club.

Championne de rame et de course à pied, la petite Callie a le sport dans le sang. La pêche en haute mer est son nouveau dada. Son grand-père et son père, deux pêcheurs légendaires de l'île, lui ont transmis cette passion. « Mon père n'a pas eu de fils. C'est donc à moi qu'il a appris à

Libération de l'arvanne

Il est loin derrière, le cliché de la Tahitienne couchée nue sous les bananiers, une mangue à la main, à attendre le passage d'un peintre européen qui l'immortalisera. D'ailleurs, en 2003, lorsque les habitants de Tahiti ont commémoré le 100^e anniversaire de Gauguin dans sa Maison de jour des îles Marquises, l'auteure tahitienne Chantal Spitz ne s'est pas gênée pour érafler le mythe créé par le peintre impressionniste, qu'elle a qualifié de « raciste » et de « pédophile ». Le peintre français aurait exploité au maximum les mœurs libérales des Tahitiennes, entretenant des relations en série avec des gamines de moins de 15 ans.

Depuis, beaucoup de chemin a été parcouru par les Polynésiennes. Aujourd'hui, elles composent plus de 50% de la fonction publique, qui reçoit de France d'allechants salaires bonifiés. Cinq des quatorze ministères ont des femmes à leur tête, et l'Assemblée de la Polynésie française (parlement de ce territoire français d'outre-mer) est présidée par une femme, Lucette Taaroa.

Ce qui n'empêche pas la persistance de certaines mentalités. « Bizarrement, l'adultère fait partie de la culture, mais je n'ai jamais été dans une seule fête tahitienne sans qu'un homme batte sa femme en public, parce qu'elle avait flirté avec un autre. Et personne n'intervient », donne pour exemple Bernie Kamalamalana, guide culturel. « Cette violence est considérée comme un témoignage d'amour. »



De toute évidence, Mathias est maître à bord. Malgré les timides récriminations de sa femme, c'est lui qui garde le cap. À deux reprises, la pêcheuse croit pouvoir tirer un poisson de l'eau, mais sa proie se détache. À 16 heures, la petite équipée rentre bredouille et épuisée. « Il n'y a pas

de bons pêcheurs, lance le président du club aux participants déçus, il n'y a que des pêcheurs chanceux. »

Une perle rare

Au quai, trois gros espadons sont allongés sur le dessus des embarcations des



Callie Moasen a remporté le dernier concours du Bora Bora Fishing Club avec cet espadon de 77 kg. « Ça étonne les autres filles que je pêche. J'aimerais devenir championne du monde. »

plus « chanceux ». Arrive le moment de la pesée. L'heureux gagnant remportera plus de 1 200 \$. Aujourd'hui, le plus gros espadon pèse 77 kg. Et la personne qui a réussi à le ramener sur la terre ferme est... une adolescente de 15 ans, Callie Moasen. Avec Tetua Temarii, elle est la seule femme du Bora Bora Fishing Club.

Championne de rame et de course à pied, la petite Callie a le sport dans le sang. La pêche en haute mer est son nouveau dada. Son grand-père et son père, deux pêcheurs légendaires de l'île, lui ont transmis cette passion. « Mon père n'a pas eu de fils. C'est donc à moi qu'il a appris à

pêcher», raconte la jeune gagnante. Toutes les semaines, quand il va la cueillir en bateau à l'école secondaire de l'île voisine, Raiatea, le père de Callie, apporte le matériel de pêche. Le duo père-fille passe une demi-journée en tête à tête sur l'océan avant de rentrer à la maison.

Callie est consciente d'être une perle rare parmi les pêcheurs en haute mer. «Ça étonne énormément les autres filles que je pêche. Ma mère, elle, se fout éperdument de la pêche. Mes deux sœurs sont des Mistinguett qui aiment les paillettes et le rouge à lèvres. La mer, ce n'est pas pour elles», affirme, très sérieuse, l'adolescente, aussi amatrice de planche à roulettes. Ses amis, des garçons surtout, trouvent tout à fait normal que Callie pêche des espadons qui font trois fois sa taille. «Ce n'est pas une question de force physique, mais de technique», précise l'adolescente.

Dernier bastion

Callie nourrit des ambitions. «J'aimerais devenir championne du monde, comme mon père. Je voudrais aussi être la première femme à pratiquer la pêche professionnelle.» Ces derniers propos ne font pas sourire son père: «C'est un travail très rude et ingrat.» Le secteur, qui emploie 2 500 personnes sur une population de quelque 250 000 habitants dans toute la Polynésie française, a connu de profondes mutations dans les années 1990. La pêche, autrefois artisanale, est devenue semi-industrielle.

Loana Maueau, une des fondatrices du club féminin de pêche Vahinera no Bora Bora, croit qu'il reste beaucoup de chemin à faire avant que les femmes investissent ce bastion. Et ce, même si le ministère de la Pêche est sous la gouverne d'une femme, Patricia Grand. «Il y a eu une évolution dans la société, mais nos hommes demeurent assez machos.» D'ailleurs, l'institutrice rappelle que «l'une des raisons pour lesquelles il y a un club de pêche féminin, c'est que la plupart d'entre eux ne veulent pas se battre contre des femmes».

Pas surprenant que ce soient les hommes qui ont lancé le premier concours exclusivement féminin en 1986. «Ça avait fait fureur. Les pêcheuses avaient

couvert leurs bateaux de fleurs. Toute l'île de Bora Bora était venue nous voir.» Et, près de 20 ans plus tard, ce sont toujours les hommes qui pilotent les bateaux...

Malgré les résistances, Loana Maueau, qui a établi un record, non homologué,

en prenant un espadon de 346 kg, dans les années 1980, semble patiente. Comme le commande la pêche en haute mer. «Tranquillement, les hommes reconnaissent notre valeur comme pêcheuses.» ■

La Polynésie en chiffres

Avec un produit national brut par habitant de 5000 \$US, la Polynésie française se classe au même rang que la Chine, le Liban et le Pérou. Les prix, gonflés par les salaires de la fonction publique et les taxes à l'importation, font en sorte qu'une bonne partie de la population vit dans la pauvreté.

Statut:	territoire français d'outre-mer depuis 1946
Capitale:	Papeete
Géographie:	archipel du Pacifique Sud, en Océanie, à peu près à mi-chemin entre l'Amérique du Sud et l'Australie
Superficie:	4 167 km ² (118 îles et atolls)
Population:	257 847 personnes
Religions:	protestante 54%, catholique 30%

(source: CIA world factbook)



Photos: Shiroshiro Media/Kalabari

Super mémés

Elles ne jouent pas au bridge, laissent passer des mailles dans leur tricot et ne confectionnent des confitures qu'en cas de famine prochaine. Passionnées, énergiques, elles vont là où leurs rêves les guident. La *Gazette des femmes* a invité six femmes d'exception à raconter leur « âge d'or ». Un reportage qui bazarde les idées reçues sur la retraite. Et qui donne le goût de vieillir !

PAR DANIELLE STANTON
ET MÉLANIE SAINT-HILAIRE

La retraite ?

« Je vais la prendre quand je vais être vieille », promet Fleurette Daoust, 71 ans, l'une des premières tireuses de joints au pays.



Super mémés

Elles ne jouent pas au bridge, laissent passer des mailles dans leur tricot et ne confectionnent des confitures qu'en cas de famine prochaine. Passionnées, énergiques, elles vont là où leurs rêves les guident. La Gazette des femmes a invité six femmes d'exception à raconter leur « âge d'or ». Un reportage qui bazarde les idées reçues sur la retraite. Et qui donne le goût de vieillir !

PAR DANIELLE STANTON
ET MÉLANIE SAINT-HILAIRE

La retraite ?

« Je vais la prendre quand je vais être vieille », promet Fleurette Daoust, 71 ans, l'une des premières tireuses de joints au pays.



Au Sommet de Québec, en avril 2001, quelques policiers ont dû s'intoxiquer au poivre de Cayenne. Oui, c'était sûrement une hallucination collective. Là-bas, au milieu de la manif, une bande de grands-mères en chapeaux à fleurs brandissaient des pancartes! Nom du groupuscule : les Mémés déchaînées. Âge : vénérable. Objectif : changer le monde...

Avec leurs costumes extravagants, elles ont de la gueule, les Mémés déchaînées. Et elles savent gueuler, aussi. Quand elles descendent dans la rue pour défendre la paix, la justice sociale et l'environnement (comme leurs consœurs anglophones, les Raging Grannies), on les entend. Leurs convictions, elles les chantent haut et fort : « Pas question de nous taire ou qu'on nous dise quoi faire / Nous sommes pour la paix et pour notre mère Terre. » Et tant mieux si elles égratignent au passage le cliché de la grand-mère angélique!

Dites adieu à la mamie « à l'ancienne », qui se berce à la fenêtre ou anesthésie sa solitude au bingo. « Les histoires d'âge d'or, ça va horripiler les baby-boomers », prédit avec plaisir Louise-Édith Hébert, porte-parole des Mémés déchaînées. « La société a voulu faire des retraités des gens oisifs, mais ces gens deviennent déprimés et malades parce qu'ils ont trop de temps pour regarder leurs bobos. S'ils continuaient d'être des citoyens à part entière, ils pourraient s'entraider. »

« Nous trouvez-vous sexy? » Il est coquin, le slogan de l'événement Passion des aînés, qui s'est tenu en mars dernier au Centre St-Pierre, à Montréal. Organisée par le collectif Vieillessement et société (VIES), qui regroupe des chercheurs et des gens de l'âge d'or, cette action voulait contrer les préjugés et inciter les personnes âgées à s'affirmer. « On emploie "sexy" dans le sens d'"attirant" », précise Louise-Édith Hébert, également membre de VIES. Les Mémés déchaînées étaient là pour pousser les aînés à aller au bout de leurs rêves.

À 64 ans, Louise-Édith Hébert est l'une de ces « nouvelles vieilles » qui, par leur engagement et leur créativité, nous obligent à repenser l'âge mûr. Diplômée



Chantal Masson-Bourque, 66 ans, a déjà dansé sur un bureau pour expliquer une musique de Mozart à ses étudiants stupéfaits! « Quand on devient la grand-mère de nos étudiants, une espèce de liberté s'installe. »

Photo: Mélanie Carlin

de l'ancienne École des beaux-arts de Montréal, elle a œuvré, pendant 13 ans, dans un organisme de soutien familial et aussi fondé l'association Passionnés des arts visuels, à Laval. Elle travaille toujours comme designer d'intérieur, tout en s'investissant comme militante. « Laissez faire la retraite et pensez que vous n'êtes pas seuls », s'exclame-t-elle en brassant ses pairs avec une fougue contagieuse. « Nous avons la responsabilité de léguer à nos petits-enfants un monde plus intéressant. »

Son grand espoir, c'est que les nouveaux retraités aideront les personnes âgées à « réintégrer le pouvoir ». Sans

aller jusqu'à parler de « pouvoir gris », l'entrée des baby-boomers dans le troisième âge pourrait bien déclencher une minirévolution. Lassés d'être tenus à l'écart de la vie publique, les aînés veulent reprendre la maîtrise de leur destinée.

A bas l'agisme!

Ce ne sont pas quelques rides qui empêcheront Denise Lévesque, maîtresse de Rivière-du-Loup de 1991 à 2000, de s'engager dans sa communauté. À 71 ans, elle siège à la Commission des biens culturels du Québec et dirige une fondation pour les jeunes de sa région.



Un moment de détente
pour deux personnes
à l'**Hôtel Fairmont
Le Manoir Richelieu**,
comprenant :
une nuit d'hébergement,
le petit-déjeuner à la
salle à manger Le Saint-Laurent
et un forfait Spa, le tout
d'une valeur approximative
de **660 \$**.

Le concours prend fin le 20 juin 2004.

Pour participer à ce tirage,
faites parvenir votre coupon-réponse
à l'adresse suivante :
Service des abonnements,
Gazette des femmes,
525, rue Louis-Pasteur,
Boucherville (Québec) J4B 8E7
ou composez le (514) 875-4444
ou le 1 800 667-4444 ou encore
contactez-nous par internet
www.gazettedesfemmes.com

Heureuse fête des Mères

COUREZ LA CHANCE
DE **GAGNER UN SÉJOUR**
DANS LA MAGNIFIQUE RÉGION
DE **CHARLEVOIX**
EN VOUS ABONNANT OU EN OFFRANT
EN CADEAU UN ABONNEMENT
À LA **GAZETTE
DES FEMMES!**



La Gazette des femmes

Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs

- ☐ Nouvel abonnement ☐ Renouvellement ☐ Abonnement-cadeau
☐ 27 \$ taxes incluses - 3 ans - 18 numéros + ma prime
☐ 12 \$ taxes incluses - 1 an - 6 numéros

Nom _____ App. _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____ Code postal _____
Téléphone _____ Courriel _____

☐ J'offre un abonnement-cadeau de 3 ans ☐ 1 an ☐ à :

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____ Code postal _____

☐ J'inclus mon paiement

Chèque ☐ MasterCard ☐ Visa ☐
N° _____
Exp. _____ Sexe ☐ F ☐ M
Signature _____

ABONNEZ-VOUS

Par Internet www.gazettedesfemmes.com

Par Téléphone (514) 875-4444

ou 1 800 667-4444

Par Télécopieur (514) 523-4444

ou retournez ce coupon avec votre
paiement À L'ORDRE DE
LA GAZETTE DES FEMMES
525, rue Louis-Pasteur,
Boucherville (Québec) J4B 8E7

Numéro de TPS : R-107442428
Numéro de TVQ : 1008174209
Cette offre prend fin le 20 juin 2004.
Prévoyez de 4 à 12 semaines
pour l'entrée en vigueur de
votre abonnement. Offre valide
au Canada seulement.

Conseil du statut
de la femme

Québec



en plus d'appartenir au conseil d'administration du Centre hospitalier régional du Grand-Portage et à celui d'une future maison de soins palliatifs.

A bas l'âgisme, la discrimination basée sur le nombre de rides! Denise Lévesque a vu son propre père, organisateur libéral, se faire remercier à son 70^e anniversaire. Maintenant qu'elle a soufflé autant de bougies, cette péquiste a aussi le sentiment d'être devenue indésirable en politique. Tous les partis évitent les candidats âgés, s'indigne-t-elle. « Comme les femmes, les personnes d'un certain âge vont devoir se battre pour accéder aux lieux de pouvoir. Pour l'instant, ce n'est pas mûr. Mais, dans cinq ans, il va arriver des aînés avec une meilleure formation que la mienne, qui pourront investir ces lieux. »

En attendant, les personnes âgées se battent pour être perçues autrement que comme des invalides traqués par l'alzheimer et le cancer. « Dès que je dis mon âge, les gens pensent que j'ai une canne cachée quelque part », soupire Denise Lévesque. Récemment, alors qu'elle parlait de se payer une nouvelle voiture,

quelqu'un lui a suggéré de plutôt la louer. « Je pense que je vais m'acheter une Ferrari! », proteste-t-elle.

Même la sollicitude de voisins bien intentionnés peut être ressentie comme une forme bénigne d'âgisme. Si vous voulez taper sur les nerfs de Fleurette Daooust, proposez-lui de l'aider à monter un escalier. « Eie! écoute ben, je travaille sur un chantier [de construction], je pense que je peux monter les escaliers toute seule! Quand je serai plus capable, je vais rester à la maison pis me bercer. »

Chaque matin, au lever du soleil, Fleurette Daooust ramasse sa truelle et sa chaudière de mortier, et file avec son fils vers le chantier. La retraite? « Je vais la prendre quand je vais être vieille! », promet cette ricanieuse de 71 ans. L'une des premières tireuses de joints au pays, elle a débuté dans la construction aux côtés de son mari, Léon, un entrepreneur de Saint-Colomban, dans les Laurentides. Pendant des années, elle a dû travailler dans l'illégalité, la Commission de la construction du Québec refusant de lui décerner des cartes de compétence. Ce qui lui a valu deux amendes. Et

maintenant qu'elle les a, ces satanées cartes, il faudrait qu'elle s'arrête? Oh non! « Le travail, c'est la santé. Même si t'es un peu raide le matin, une fois décollée, tu y penses plus. Et pis c'est un désennui. Dans ma tête, je bâtis encore. » Fleurette Daooust espère fêter ses 80 ans la truelle à la main. « On dirait qu'avec le travail, le cerveau s'éteint moins vite », formule-t-elle.

Dans l'armée, battre en « retraite », c'est abandonner le combat. Ne rendons pas les armes, implore Denise Lévesque. « On ne peut rien contre l'âgisme, mais on a aujourd'hui tout ce qu'il faut pour rester alerte. Profitons-en! Si nous ne prenons pas notre place, demain se fera sans nous. »

Denise Lévesque voit déjà des signes prometteurs. Lorsqu'elle s'est installée à Rivière-du-Loup, il y a 40 ans, il n'y avait que des jeunes à vélo. « Maintenant, vous devriez voir toutes les têtes blanches qui font de la bicyclette! » D'ici 10 ans, notre conception de la retraite aura radicalement changé, prédit celle qui a contribué à mettre sur pied l'Université du troisième âge dans sa

Depuis sa retraite, la septuagénaire Myrtha Hall se consacre à sa peinture.

« Il faut prendre sa place. Si vous vous comportez comme un vieillard, la société va vous prendre pour un vieillard. »





OUI À
LA PAIX

Porte-parole des Mémés déchainées, Louise-Édith Hébert, 64 ans, est l'une des « nouvelles vieilles » qui, par leur engagement et leur créativité, nous obligent à repenser l'âge mûr.

région. « À 80 ans, des gens s'aperçoivent qu'ils peuvent encore apprendre. Ces mouvements-là vont prendre de l'ampleur et remplacer le bridge. Ils vont changer l'image de la vieillesse. »

Séduire après 60 ans

Il n'y a pas de mal à être fier de sa personne, a toujours cru Denise Lévesque. Mais, le jour où elle a osé penser au *lifting*, sa petite-fille lui a servi le sermon de sa vie. « As-tu honte d'être une grand-mère? », tança l'enfant, horrifiée, avant d'ajouter: « Les petits plis sur ton visage, c'est parce que tu as trop ri! » Son aieule n'a plus jamais parlé de chirurgie esthétique. « C'est décidé, je garde mes petits plis », jure-t-elle, en riant une fois de plus.

Même les femmes les plus douées ressentent un pincement à voir se faner leurs joues. Prenez Chantal Masson-Bourque, altiste de talent. À 66 ans, elle enseigne la musique à l'Université Laval, dont elle prendra sa retraite en mai 2005. Tout en menant une carrière d'interprète, dont témoignent une dizaine de disques, elle dirige le Chœur de la faculté de musique et le Chœur des aînés de son université. Ce qui lui a valu en 1996 le Prix national de chant choral, décerné par l'Association des chefs de chœurs canadiens.

« Quand j'étais plus jeune, je me disais que mes cheveux blancs, je les prendrais. Et puis je ne l'ai pas fait », raconte, avec un brin d'embarras, cette infatigable qui adore la randonnée en haute montagne. « Chez les autres, ça ne me fait pas peur, mais chez moi, je ne les laisse pas sortir. C'est une faiblesse, hein? Mais la société nous pousse à ça. »

Dans notre société idolâtre, qui met Vénus sur un piédestal, la jeunesse est devenue synonyme de plaisir, de désir, de goût de vivre. Lorsque le temps fane le teint et épaissit la taille, on s'attend à ce qu'il éteigne les passions. Et les amours... En 2000, le Festival des films du monde de Montréal décernait le Grand Prix des Amériques à *Innocence*, qui relate une liaison entre deux septuagénaires. Le dernier grand tabou de la vie en couple.

Ce qu'il est difficile d'aimer à 60, 70, 80 ans! « Il y a tellement de cruauté à cet égard, déplore Louise-Édith Hébert. Dans les maisons pour aînés, on sépare

des gens qui voudraient être ensemble. Pourtant, est-ce que ce n'est pas beau, finalement?»

C'est pourquoi Denise Lévesque a tant apprécié le téléroman *Les Mamies*. «J'ai trouvé fantastique l'image qu'on donnait de la vie amoureuse des personnes d'un certain âge.» Elle-même n'hésite pas à se dire encore amoureuse de son mari, 47 ans après leur rencontre. Et tant pis si leurs petits-enfants ouvrent de grands yeux quand elle l'embrasse!

Prendre de la valeur

De son taquin de frère, Chantal Masson-Bourque a récemment reçu un cadeau. Dans la boîte: un t-shirt, orné d'un graphique à la courbe ascendante. Le slogan? «Je ne vieillis pas, je prends de la valeur!» «Je le porte le plus souvent possible», sourit la musicienne.

Il n'y a pas que le grand vin qui se bonifie avec l'âge. Toutes les femmes interviewées jugent avoir gagné au passage des ans. «Ce qu'on a appris vaut sûrement un parchemin, même si les jeunes sont bien mieux formés que notre génération», pense Denise Lévesque. Chantal Masson-Bourque, elle, parle d'équilibre. «À 40 ans, j'ai visité Tahiti. Je me suis sentie comme ces bateaux tahitiens, qui ont un balancier d'un seul côté, et pas de l'autre. Je me souviens avoir pensé qu'à 80 ans, j'aurais les deux balanciers.»

L'âge permet aussi une forme d'émancipation... à qui l'ose. Avec la retraite, Jeanne Turgeon, 84 ans, a déplié ses ailes, se redécouvrant avec ravissement. Enfant, elle participait à des compétitions de natation avec le Québec Winter Club. Puis elle s'est mariée, a fondé une famille. Ce n'est qu'après être devenue veuve qu'elle a renoué avec sa passion. «À 66 ans, j'ai décidé que je me prenais en main. J'ai fait tout ce que je n'avais jamais pu faire, comme la natation, les voyages. Je veux en faire le plus possible avant de finir ma vie!»

En juin, la nageuse se rendra en Italie pour une compétition mondiale des maîtres nageurs où elle concourra dans les catégories du 50 mètres papillon (un style exigeant) et du 200 mètres quatre nages. L'athlète, qui écrit des romans à temps perdu (!), pourrait bien remporter une médaille, comme à Munich,



Photo: Mélanie Gauthier

À la retraite, Jeanne Turgeon a déplié ses ailes. En juin, cette nageuse de 84 ans se rendra en Italie pour une compétition mondiale des maîtres nageurs.

en 2000. Elle détient aussi plusieurs records canadiens. «Ce n'est pas que je nage tellement vite, mais je nage depuis longtemps», dit-elle avec humilité.

À certaines, la vieillesse procure aussi plus de légèreté. Chantal Masson-Bourque a déjà dansé sur un bureau pour expliquer une musique de Mozart à ses étudiants stupéfaits! «Je n'ai pas une image de vieille dame à défendre, dit-elle, très à l'aise. Quand on devient la grand-mère de nos étudiants, une espèce de liberté s'installe. Une complicité. On sait plus les observer, les comprendre, les aider.»

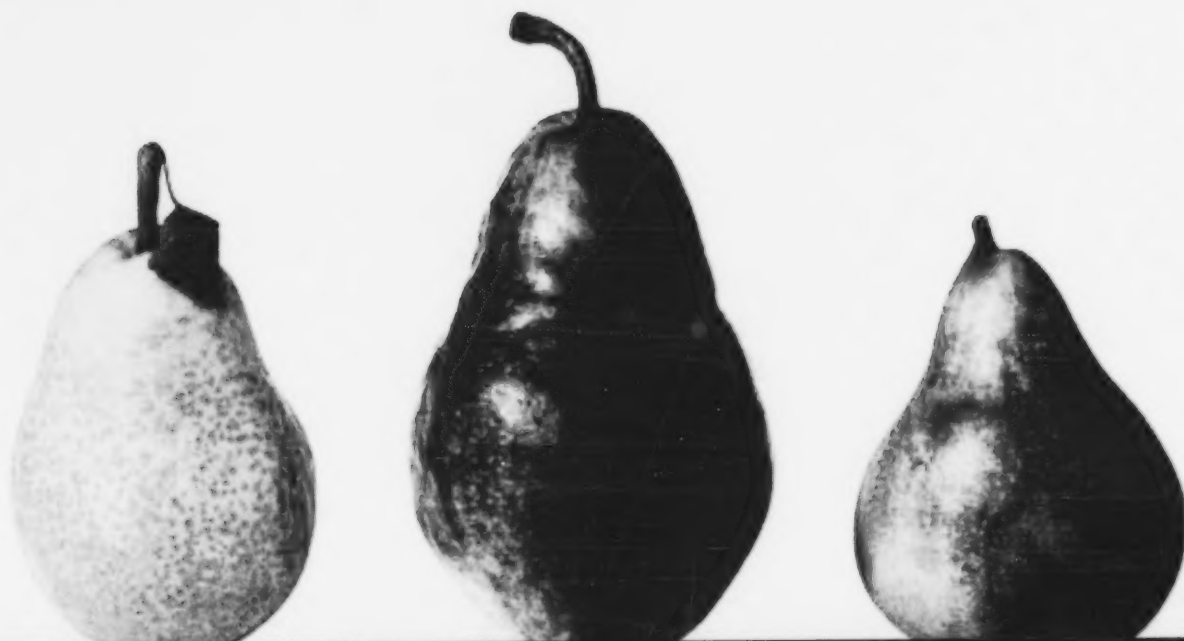
En affaires, enfin, l'âge donne une crédibilité drôlement pratique, note la tireuse de joints Fleurette Daoust. «Vis-à-vis les clients, c'est l'un de vieillir. Les

gens ont plus de respect, même si je suis aussi farceuse que quand j'étais jeune!»

L'héritage

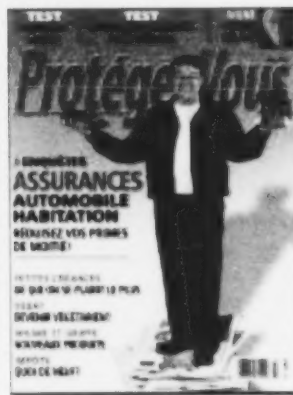
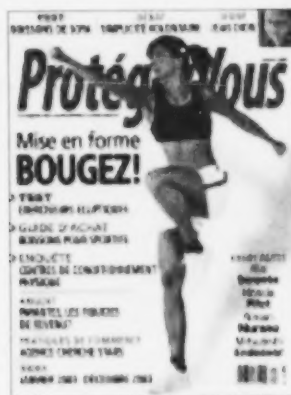
La septuagénaire Myrtha Hall vit avec sa mère de 95 ans. À chaque fois que son fils, établi à New York, lui amène ses petits-enfants en visite, la peintre se fait un devoir de présenter les gamins à la vieille dame. «Ma mère ne voit pas, mais elle les touche, elle leur parle. La coupure est trop raide entre les âges; il faut mettre la jeunesse en contact avec la vieillesse.»

Née à Port-au-Prince, Myrtha Hall a quitté Haïti pour étudier le design de mode aux États-Unis. Arrivée à Montréal en 1975, elle a ouvert sa propre boutique



Parce que consommer, c'est choisir

Comment faire des choix équilibrés et santé? Gérer votre argent de façon avisée?
Défendre vos droits et utiliser vos recours dans la vie de tous les jours?
Le monde de la consommation est parsemé de pièges.
Chaque mois, nous vous disons comment les contourner.



Pour vous abonner, visitez notre site internet

www.pv.qc.ca



de prêt-à-porter. Depuis sa retraite, il y a six ans, elle se consacre à sa peinture. L'artiste expose souvent ses huiles, au style « abstrait lyrique », à voir aussi sur Internet (www.myrthahall.com). « Ça été un long cheminement, mais actuellement j'aime ce que je réalise, dit-elle avec une satisfaction dénuée de vantardise. Il y a une certaine maturité dans ma peinture. »

Dans son association d'artistes, la peintre aime côtoyer des gens de tous âges. « Il n'y a pas de décalage quand je parle aux jeunes. On discute, on échange sur nos façons de faire. Mais il faut prendre sa place. Si vous vous comportez comme un vieillard, la société va vous prendre pour un vieillard. »

Personne ne penserait cela de Myrtha, ni des autres d'ailleurs. Vraies dames de cœur, elles fréquentent volontiers les « p'tits jeunes » et se soucient de ce qu'elles leur légueront, en termes de pensée et d'attitude. Il y a un souvenir que Chantal Masson-Bourque chérit particulièrement. Un jour qu'elle passait dans la rue, un homme en voiture a baissé sa vitre pour lui chanter la partie de basse du dernier chœur de la *Passion selon saint Jean*, une partition qu'elle lui avait fait travailler 15 ans plus tôt, quand il était au cégep! « Les traces qu'on laisse chez les individus sont plus importantes que les livres ou les disques, dit-elle, émue. Elles créent la chaîne humaine. »

Concert après concert, la musicienne éprouve toujours le même plaisir à diriger le Chœur des aînés de l'Université Laval, qu'elle a fondé en 1987. « Ce qu'ils sont capables de produire comme beauté sonore! Quand j'entends ça, je me dis que la vieillesse, c'est un beau chemin. Il ne faut surtout pas détourner notre regard des personnes âgées. » ■

Photo: Mélanie Cantin

« D'ici 10 ans, notre conception de la retraite aura radicalement changé », prédit Denise Lèvesque, 71 ans, ex-maire de Rivière-du-Loup.

Réaction

La sociologue Hélène David réagit à notre article sur les Supermémés. Et confirme que la vieillesse commande un nouveau mode d'emploi.

Chercheuse invitée au Département de sociologie de l'Université de Montréal, Hélène David étudie depuis plus de 20 ans le phénomène du vieillissement au travail. Elle est membre du Groupe de recherche sur les aspects sociaux de la santé et de la prévention (GRASP).

Que pensez-vous des femmes interviewées dans ce dossier?

Elles sont exceptionnelles. Des modèles inspirants, comme Thérèse Casgrain ou Eleanor Roosevelt. On ne peut pas s'attendre à ce que tout le monde soit comme ça. Mais on peut penser que de plus en plus de personnes feront preuve de dynamisme et d'engagement. Celles qui se préparent à prendre leur retraite sont plus scolarisées que leurs aînées, ont

eu une vie souvent plus active, ont été impliquées dans toutes sortes d'activités; elles vont vouloir continuer.

La notion de vieillesse est-elle en révolution?

La vieillesse, comme la féminité, est une notion construite socialement. Notre perception de la personne âgée – ses caractéristiques, son comportement – a déjà beaucoup évolué depuis 50 ans. Plusieurs de mes amies sont grand-mères; elles ne ressemblent en rien à nos grand-mères à nous! C'est une évolution plutôt qu'une révolution, mais il est vrai qu'elle s'accélère.

Actuellement, le seuil de la vieillesse recule. Le troisième âge, qui va environ de 65 à 80 ans, sera bientôt pour

plusieurs une période de vie aussi complexe que la vie adulte. Après 80 ans, les démographes parlent maintenant d'un quatrième âge. Ce seuil marque une hausse des problèmes de santé et des incapacités physiques. Il n'y a pas de cinquième âge, mais la période de fin de vie, qui commence souvent deux ou trois ans avant la mort, est encore différente. L'expression « 65 ans et plus » regroupe donc des réalités diverses.

Et la retraite?

L'idée de la retraite date du 19^e siècle. À l'époque, les gens ne vivaient pas très longtemps. Les prestations étaient versées pendant cinq, dix ans. Maintenant, la retraite dure un tiers de la vie!

de prêt-à-porter. Depuis sa retraite, il y a six ans, elle se consacre à sa peinture. L'artiste expose souvent ses huiles, au style « abstrait lyrique », à voir aussi sur Internet (www.myrthahall.com). « Ça été un long cheminement, mais actuellement j'aime ce que je réalise, dit-elle avec une satisfaction dénuée de vantardise. Il y a une certaine maturité dans ma peinture. »

Dans son association d'artistes, la peintre aime côtoyer des gens de tous âges. « Il n'y a pas de décalage quand je parle aux jeunes. On discute, on échange sur nos façons de faire. Mais il faut prendre sa place. Si vous vous comportez comme un vieillard, la société va vous prendre pour un vieillard. »

Personne ne penserait cela de Myrtha, ni des autres d'ailleurs. Vraies dames de cœur, elles fréquentent volontiers les « p'tits jeunes » et se soucient de ce qu'elles leur légueront, en termes de pensée et d'attitude. Il y a un souvenir que Chantal Masson-Bourque chérit particulièrement. Un jour qu'elle passait dans la rue, un homme en voiture a baissé sa vitre pour lui chanter la partie de basse du dernier chœur de la *Passion selon saint Jean*, une partition qu'elle lui avait fait travailler 15 ans plus tôt, quand il était au cégep ! « Les traces qu'on laisse chez les individus sont plus importantes que les livres ou les disques, dit-elle, émue. Elles créent la chaîne humaine. »

Concert après concert, la musicienne éprouve toujours le même plaisir à diriger le Chœur des aînés de l'Université Laval, qu'elle a fondé en 1987. « Ce qu'ils sont capables de produire comme beauté sonore ! Quand j'entends ça, je me dis que la vieillesse, c'est un beau chemin. Il ne faut surtout pas détourner notre regard des personnes âgées. » ■



« D'ici 10 ans, notre conception de la retraite aura radicalement changé », prédit Denise Lévesque, 71 ans, ex-mairesse de Rivière-du-Loup.

Photo: Mélanie Carlin

Réaction

La sociologue Hélène David réagit à notre article sur les Supermémés. Et confirme que la vieillesse commande un nouveau mode d'emploi.

Chercheuse invitée au Département de sociologie de l'Université de Montréal, Hélène David étudie depuis plus de 20 ans le phénomène du vieillissement au travail. Elle est membre du Groupe de recherche sur les aspects sociaux de la santé et de la prévention (GRASP).

Que pensez-vous des femmes interviewées dans ce dossier ?

Elles sont exceptionnelles. Des modèles inspirants, comme Thérèse Casgrain ou Eleanor Roosevelt. On ne peut pas s'attendre à ce que tout le monde soit comme ça. Mais on peut penser que de plus en plus de personnes feront preuve de dynamisme et d'engagement. Celles qui se préparent à prendre leur retraite sont plus scolarisées que leurs aînées, ont

eu une vie souvent plus active, ont été impliquées dans toutes sortes d'activités; elles vont vouloir continuer.

La notion de vieillesse est-elle en révolution ?

La vieillesse, comme la féminité, est une notion construite socialement. Notre perception de la personne âgée – ses caractéristiques, son comportement – a déjà beaucoup évolué depuis 50 ans. Plusieurs de mes amies sont grand-mères; elles ne ressemblent en rien à nos grand-mères à nous ! C'est une évolution plutôt qu'une révolution, mais il est vrai qu'elle s'accélère.

Actuellement, le seuil de la vieillesse recule. Le troisième âge, qui va environ de 65 à 80 ans, sera bientôt pour

plusieurs une période de vie aussi complexe que la vie adulte. Après 80 ans, les démographes parlent maintenant d'un quatrième âge. Ce seuil marque une hausse des problèmes de santé et des incapacités physiques. Il n'y a pas de cinquième âge, mais la période de fin de vie, qui commence souvent deux ou trois ans avant la mort, est encore différente. L'expression « 65 ans et plus » regroupe donc des réalités diverses.

Et la retraite ?

L'idée de la retraite date du 19^e siècle. À l'époque, les gens ne vivaient pas très longtemps. Les prestations étaient versées pendant cinq, dix ans. Maintenant, la retraite dure un tiers de la vie !

Gretta Chambers

La nostalgie, connais pas !

À 77 ans, l'ex-chancelière de l'Université McGill n'a pas le temps de penser à la retraite.

PAR PASCALE MILLOT

Gretta Chambers n'arrête pas une seconde. Aujourd'hui chancelière émérite de l'Université McGill, cette vieille dame très digne siège dans plusieurs conseils d'administration, préside une commission sur l'enseignement en langue anglaise, écrit des rapports sur la sécurité publique, s'occupe de ses petits-enfants, prononce des discours, pratique la natation et le jardinage. Cette petite-fille de sénateur et sœur du philosophe Charles Taylor a grandi dans Outremont. Mère de cinq enfants, mariée pendant 43 ans au député conservateur Egan Chambers, elle a animé des émissions d'affaires publiques à la radio et à la télévision. Et pendant 25 ans, jusqu'en 2002, elle a signé une chronique hebdomadaire au journal *The Gazette*. À 77 ans, elle n'a pas le temps de penser à la retraite.

Êtes-vous fière de la vie que vous avez menée ?

— Je ne me pose jamais cette question. Si je ne peux pas réparer ou changer les choses, il me semble que c'est une perte de temps de regarder en arrière. Bien sûr, tout le monde a des regrets, mais, comme il me reste de moins en moins de temps, je n'en ai pas à perdre à m'interroger sur mon passé. Je me dis souvent que j'y penserai plus tard... quand je serai moins occupée.

Mon but a toujours été d'agir de façon positive. Et, plus je vieillis, plus je ressens le besoin d'être utile. Cela me terrifie de penser qu'un jour je serai non seulement inutile, mais dépendante.

Vieillir rend-il la vie plus difficile ?

— Oh ! non, au contraire ! J'ai beaucoup plus de courage qu'avant, et les autres vous pardonnent presque tout. À 77 ans, on peut dire des choses qu'on ne disait pas à 35 ans, car personne ne vous craint plus. Il n'y a plus aucune concurrence, ni de la part des hommes ni de la part des femmes. Cela ne veut pas dire que les gens se fichent de ce que vous racontez. Au contraire, je sens un profond respect pour la vieille dame aux cheveux blancs que je suis devenue. Bien sûr, je me sens plus fragile physiquement, je ne peux plus faire autant de sport ; ma mémoire fait parfois défaut, et cela me terrifie, parce que j'ai toujours été très active. Mais, psychologiquement, je me sens presque invulnérable. À mon âge « vénérable », on commence à être bien plus conscient de l'inéluctable finalité de la vie. Et l'on sait que physiquement et mentalement, ça ne s'améliorera pas. C'est un sentiment inquiétant qui donne toutefois une lucidité que l'on ne peut avoir à 35 ou même à 55 ans.

On dit qu'il est difficile pour une femme d'accepter les changements dans son apparence physique.

— Je mentirais si je disais que j'aime voir la peau de mon menton s'affaisser, mais je ne peux rien y faire. Par ailleurs, je n'ai jamais eu beaucoup le loisir



« Bien sûr,
je me sens plus fragile
physiquement
et cela me terrifie.
À mon âge "vénérable",
on commence à être plus
conscient de l'inéluctable
finalité de la vie.
Mais, psychologiquement,
je me sens
presque invulnérable. »

de me maquiller, de me pomponner. De temps à autre, je me croise dans le miroir et je me dis que j'ai pris un sacré coup de vieux. Alors, je me regarde le moins possible.

Mais je pense qu'il est plus facile de vieillir pour une femme que pour un homme, parce que les femmes se débrouillent toujours. Les hommes, eux, sont plus dépourvus. Souvent, il leur faut une femme pour s'organiser. Et puis les femmes ont moins d'orgueil. Nous n'avons pas été habituées à nous considérer comme le nombril du monde, alors c'est plus facile d'accepter de se sentir moins en forme.

Êtes-vous un modèle pour vos petits-enfants ?

— Je ne crois pas. Je pense que je suis la grand-mère fiable. Je les garde souvent. Il y a quelques règles sur lesquelles je n'ai jamais transigé, comme la politesse, mais je n'ai jamais été sévère, même avec mes propres enfants, car ce n'est pas dans ma nature, et je sais très bien que l'on ne devrait jamais imposer des règles qu'on n'a pas toutes les intentions du monde de tenir. Cela dit, je m'entends très bien avec mes huit petits-enfants [qui ont entre 2 et 18 ans]. Ils me respectent beaucoup, mais je ne me vois pas comme un modèle.

Transmettre l'expérience des aînés aux jeunes générations est-il important, selon vous ?

— Oui, mais c'est aussi de plus en plus difficile. Les choses changent si vite qu'il devient très compliqué d'assimiler la culture des jeunes et de transmettre les valeurs que nous trouvons importantes dans des termes qui ont une résonance pour eux.

Les jeunes, bien souvent, ne veulent rien savoir des plus vieux. À leurs yeux, le passé ne représente pas forcément une grande réussite. Et nous ne leur avons pas transmis la conviction que l'histoire est garante de l'avenir. En fait, l'histoire et le patrimoine ne sont pas valorisés, notamment à l'école. C'est pourtant ce qui définit ce que nous sommes.

J'ai été élevée dans une maison où cohabitaient trois générations. C'était une éducation en soi, car nous profitions tous du savoir et de l'expérience non

seulement de nos parents, mais aussi de nos grands-parents. Or, une grande partie des enfants ne grandissent plus en présence de leurs grands-parents. Et, vous savez, quand les liens affectifs entre les générations sont rompus, c'est très difficile d'en tisser de nouveaux. Si les jeunes n'ont plus forcément besoin des repères familiaux pour fonctionner dans la vie, je pense cependant qu'ils en ont encore besoin pour être heureux, pour se réaliser. Il y a une grande différence entre gagner sa vie et la réussir, et la modernité n'aide pas toujours à la réussir.

« À 77 ans, on peut dire des choses qu'on ne disait pas à 35 ans, car personne ne vous craint plus. Il n'y a plus aucune concurrence, ni de la part des hommes ni de la part des femmes. »

Cela dit, je suis persuadée qu'ils vont trouver leur voie sans nous. Les jeunes sont en général plus instruits que leurs aînés. Même ceux qui ne vont pas à l'université sont plus éduqués qu'aucune génération avant la leur. Avec Internet et les nouvelles technologies, ils sont branchés sur le monde. C'est la première fois depuis la naissance de l'humanité que l'on a accès à un si grand terrain de jeu. Et ils vont se frayer un chemin par le savoir, même si ce n'est pas le savoir que nous, les plus vieux, aurions voulu leur transmettre.

L'éducation était importante pour vos parents. Pourtant, en tant que fille, il vous a fallu vous battre pour aller à l'école.

— C'est vrai. Quand j'étais enfant, une institutrice à la retraite venait tous les jours nous faire la classe. Nous lisions tous à 5 ans, mais, comme j'étais une fille, on ne m'envoyait pas à l'école.

Quand mon frère aîné a été en âge d'aller en classe, j'ai fait une terrible scène et j'ai contaminé toutes mes cousines. Alors nous sommes toutes entrées à l'école en même temps. Nous étions huit filles. J'avais 10 ans. Cela dit, l'éducation a toujours été primordiale dans ma famille. Mes parents me refilaient les patins et les vêtements de mes frères, mais ils ont fait des sacrifices pour que nous allions dans les meilleures écoles.

D'ailleurs, j'ai toujours pensé qu'il était plus important d'instruire les filles que les garçons, car, à mon époque, elles passaient de longues années à la maison à s'occuper des enfants. L'éducation était un moyen de s'évader et de transformer ces moments en une expérience intellectuelle enrichissante. Mon mari avait accroché mon diplôme [un bac en sciences économiques] dans la cuisine et disait à mes enfants : « Avec le niveau d'études de votre mère, il me semble qu'elle est au moins en droit de savoir combien il y aura de personnes à table. »

Vous savez, on peut perdre son argent, ses amis, sa beauté. L'éducation est la seule chose que l'on ne peut pas nous enlever.

La mort de votre mari a laissé un grand vide dans votre vie. Comment passe-t-on à travers un tel deuil ?

— Ça a été extrêmement difficile. Il était très malade, alors sa mort n'a pas été une surprise. Mais tout de même, c'est tellement final qu'on n'arrive pas à imaginer que cela peut vous arriver. Quand mon mari est mort, je me suis sentie très vulnérable, démunie, même si mes enfants m'ont beaucoup aidée. Pourtant, l'idée de tout abandonner ne m'a jamais effleurée. Je voulais continuer à être un facteur positif dans la vie de mes enfants. Puis, en tant que chancelière de McGill, j'avais aussi de grosses responsabilités. Et mon mari n'aurait pas aimé que je baisse les bras : il avait un grand sens du devoir. Je n'ai pas de difficultés à vivre seule, mais il me manque terriblement.

Peut-on se préparer à sa propre mort ?

— J'y pense, mais je trouve ça terriblement déprimant. Alors, je me dis que je m'y préparerai plus tard. ■

Bonjour vieillesse

Les aînées ne « tombent » plus à la retraite :
elles se dotent d'un projet de vie.

PAR JOHANNE LANDRY



André Lemieux, professeur au Département d'éducation et de pédagogie de l'UQAM, admire la persévérance de ses étudiantes de l'Institut universitaire du troisième âge de Montréal, qu'il a cofondé en 1983. « Prenez pour exemple cette ex-fonctionnaire, aujourd'hui septuagénaire. Après avoir fait baccalauréat et maîtrise, elle a décidé de s'inscrire au doctorat ! »

« Vous avez un cerveau : utilisez-le », peut-on lire sur le site Internet de l'Institut, dont la clientèle est à 95 %

**« Nous passons
plus de 30 ans
dans un cadre
de travail structuré :
la retraite,
c'est l'heure
de la liberté ! »**

féminine. C'est excellent pour la santé, assure André Lemieux. « Une étude du *Journal médical de la Nouvelle-Angleterre* démontre que des activités éducatives soutenues retardent et amoindrissent la sénilité ou la maladie d'alzheimer. »

Les quelque 3000 étudiantes aux cheveux gris du Québec « fréquentent surtout l'université pour le plaisir d'apprendre », constate Lise Ferland, 75 ans, qui enseigne aussi à l'Institut. Ce serait également une façon de se valoriser auprès de leurs enfants et petits-enfants, plus instruits qu'elles. Et de se faire une opinion sur des enjeux comme l'avortement, l'euthanasie ou l'écologie.

Signe des temps, l'UQAM offre un tout nouveau programme de maîtrise : la « gérontagogie », ou l'art d'enseigner aux aînés. Certaines des pupilles du professeur comptent bien s'y inscrire.

Retraite « flyee »

Souvenir à l'aventure pour mieux repousser les limites de l'âge est aussi la philosophie de Thérèse Michaud-Laperrière, 71 ans, retraitée du milieu de l'éducation. En



Le lobby gris

Le nombre de têtes grises croît, mais en va-t-il de même de leur pouvoir ? « Vous me faites rire ! », lance Irène Belleau, responsable du comité 50+ de la Fédération des femmes du Québec, lorsqu'on lui pose la question. « Le pouvoir gris existe en période électorale alors que les candidats fréquentent beaucoup les personnes âgées. En d'autres temps, nous devenons plutôt quantité négligeable. »

Selon Michèle Charpentier, professeure en gérontologie sociale à l'UQAM, les organismes de gens âgés se sont beaucoup mobilisés autour du soutien aux démunis. « Des groupes d'entraide se sont constitués pour pallier les carences des services publics. Ce qui laisse moins de place à l'action sociale et politique. »

Attention, dit la sociologue Hélène David, les baby-boomers ne sont pas prêts à se laisser mener par le bout du nez. « Cette génération a été très créative en réorganisant une partie de la société pour mener une vie qu'elle voulait différente de celle de ses parents. Parmi les retraités, il y a aussi des personnes qui ont beaucoup milité dans le mouvement syndical et qui sont plus enclines à former des associations pour défendre leurs droits. »

Une chose est sûre, la participation des femmes augmente dans ces associations. À la FADOQ (mouvement québécois qui représente les plus de 50 ans), elles occupent 57 % des postes de gestionnaires de clubs de l'âge d'or, 56 % des présidences de région et 37 % des sièges du conseil d'administration. À l'Association des retraités de l'enseignement du Québec (AREQ), 70 % des présidences régionales sont occupées par des femmes. Et, en 2003, elles étaient 69 élues au conseil régional, contre 50 hommes.

Mariette Gélinas, présidente de l'AREQ, est optimiste. « Les aînés, femmes et hommes, prennent de plus en plus de place, se font entendre sur les soins de santé, l'indexation des pensions, la gestion des caisses de retraite. S'ils faisaient la grève, l'effet se ferait sentir de façon dramatique dans le bénévolat ! »

Larmes sexuées

Quand leur compagnon de vie tombe malade, les aînées considèrent qu'il leur appartient d'en prendre soin, confirme Aline Vézina, professeure à l'École de service social de l'Université Laval. « Depuis le virage ambulatoire, on leur en demande davantage. Faire des injections, installer des sondes, administrer des médicaments. Elles se disent nerveuses et inquiètes quant à leur capacité de le faire correctement ».

L'épuisement guette beaucoup de ces femmes déjà septuagénaires, voire octogénaires. « Et l'État accorderait plus volontiers des services de soutien aux hommes qu'aux femmes », avance la chercheuse, qui effectue une étude sur les fils aidant leurs parents. « Lorsqu'un homme pleure, les intervenants des CLSC ont tendance à conclure qu'il est effectivement au bout du rouleau et lui accordent rapidement des services. S'il s'agit d'une femme, ils tentent plutôt de la consoler et de l'aider à verbaliser ses émotions. »

1996, elle fondait les Retraités flyés, un réseau de partage d'idées présent à Montréal, à Québec, en Estrie, en Mauricie, en Outaouais, dans le Bas-Saint-Laurent et dans les Laurentides (communautic.uqam.ca/webriaq/lesretraitesflyes). La formule est souple : pas de liste d'activités déterminées à l'avance, ni de carte de membre pour les quelque 5 000 retraités flyés. « Nous passons plus de 30 ans dans un cadre de travail structuré : la retraite, c'est l'heure de la liberté! »

Chaque association du réseau organise quatre réunions annuelles. Le but : échanger de l'information ou trouver de la compagnie dans la concrétisation de projets inhabituels, comme ouvrir une école en Côte d'Ivoire, faire un pèlerinage à Compostelle, visiter la Gaspésie à vélo ou fabriquer des kayaks! « Les flyés vont au bout de leurs rêves, lance la fondatrice. Au début de la soixantaine, je suis allée dans la brousse africaine enseigner la couture à des jeunes filles afin qu'elles puissent vendre leurs articles au marché. »

Un temps pour soi

Toutes les aînées ne rêvent pas de partir à Tombouctou. Chose certaine, elles tiennent de plus en plus à leur autonomie. Pour Suzanne Minguy, 75 ans, la retraite signifie congé de ménage, de repas à préparer et moins de corvées. « Un temps de liberté, témoigne cette mère de trois enfants et aïeule de sept petits-enfants qui vit à Québec. Les sorties nombreuses sont obligatoires pour moi! Je m'en vais,

je ferme la porte et je reviens quand cela me chante. »

Depuis deux ans, M^{me} Minguy, veuve, a un « ami de cœur ». Leur relation est teintée de tendresse et d'affection. « Se sentir aimée reconforte l'ego. Nous partageons loisirs et sorties. Cinéma et concerts sont plus agréables en bonne compagnie. » Une

nouvelle façon de vivre le couple, bien éloignée du mariage traditionnel qu'elle a vécu pendant de nombreuses années, car il n'est pas question de cohabitation. « Je veux préserver mon intimité et mon autonomie. Continuer à voir mes amies sans qu'on attende mon retour à la maison, sans avoir de comptes à rendre. »

**« On voit
actuellement une
mode du bien vieillir.
Plusieurs aînées
viennent
contrecarrer les
images négatives
du vieillissement. »**

Michèle Charpentier



**Justice et équité
pour les femmes de tout horizon
sans égard à leur âge**



Portrait idyllique ou tendance généralisée que ces aînées libérées des conventions et bien dans leur peau? La Révolution tranquille, et celle en général de la jeunesse des années 1960, a eu de l'influence sur les 65 à 80 ans. «Cela a beaucoup affecté leur rapport à la fécondité, à la conjugalité, à la famille. Déjà, elles voulaient vivre de façon plus libre et confortable que leurs mères», énonce la sociologue Hélène David, chercheuse invitée au Département de sociologie de l'Université de Montréal.

«On voit actuellement une mode du bien vieillir. Plusieurs aînées viennent contrecarrer les images négatives du vieillissement», commente de son côté Michèle Charpentier, professeure en gérontologie sociale à l'UQAM.

Rester chez soi

Cette mode se traduirait aussi par une nouvelle solidarité féminine quant aux besoins résidentiels, poursuit Michèle Charpentier. «Une femme de 60 ans qui cohabite avec sa mère; des sœurs ou des veuves qui partagent une maison; des amies qui deviennent colocataires afin d'unir leurs ressources.» Nos voisines américaines s'y seraient déjà mises. Selon un article du *New York Times* du 27 février, le phénomène du «vieillissement entre amies» gagne des adeptes parmi les

célibataires, veuves ou divorcées de la soixantaine. Sociologues et démographes prédisent d'ailleurs qu'il va prendre de l'ampleur. Il ne s'agit pas uniquement de s'entraider pour les soins requis en cas de maladie, mais également de faire de la vieillesse un moment agréable en bonne compagnie.

Le Québec vivra-t-il semblable phénomène? «Une chose est sûre: mes collègues et moi, on ne se voit pas aller en centre d'accueil!», lance la sociologue Hélène David. Une grande proportion de femmes qui vivent seules maintenant commencent à penser à des solutions d'habitat intéressantes. Par exemple, acheter une ancienne école et y aménager des pièces communes, tout en ayant chacune ses quartiers privés.»

Qui a dit que les aînées n'avaient rien à nous apprendre? ■



Les aînées négligées par la recherche?

La recherche sur le vieillissement est... jeune. Et le temps presse. «Il est minuit moins une», estime le Dr Yves Joanette, directeur du Réseau québécois de recherche sur le vieillissement, dans une entrevue accordée au magazine *Découvrir* (automne 2003). «Les baby-boomers s'apprentent à prendre leur retraite. Les impacts de leur vieillissement sur notre système de santé et notre société seront énormes. Il est urgent de former les spécialistes qui veilleront sur leur santé et leur bien-être.»

«Le Québec est néanmoins en avance sur plusieurs pays», évalue Catherine Geoffroy, directrice de l'Institut de gérontologie sociale du Québec. Ce qu'elle explique par le fait que nous sommes le deuxième État au monde à vivre un baby-boom aussi marqué. Les dernières années ont d'ailleurs vu naître des centres de recherche spécialisés, comme l'Institut du vieillissement (en 2000), le seul situé dans une université francophone (Sherbrooke), parmi les 13 que compte le Canada. Cependant, il reste encore beaucoup à faire.

Aline Vézina, professeure à l'École de service social de l'Université Laval, déplore que la gérontologie et la gériatrie attirent peu. «La vieillesse n'est pas glamour. On voit la courbe démographique se modifier depuis longtemps, mais on commence tout juste à se poser les grandes questions. Qu'est-ce qu'on va faire d'une population âgée? On sent un mouvement de panique. Pourtant, les personnes âgées ne sont pas que des malades à soigner. Elles ont un potentiel de temps et d'expérience à offrir, et il faudra apprendre à l'utiliser au maximum.»

Quant aux conséquences du vieillissement sur les femmes, la recherche dans ce domaine demeure embryonnaire. «On manque de données sexuelles et les chercheuses féministes n'ont pas encore beaucoup étudié le phénomène», remarque Michèle Charpentier. «En ce qui a trait à la façon dont les aînées sont traitées quand elles se retirent du marché du travail, on tient pour acquis que les données sur les hommes leur conviennent, dénonce la sociologue Hélène David. On s'est beaucoup basé sur le modèle très masculin de l'industrie manufacturière. Mais, maintenant, les trois quarts des emplois sont dans le secteur tertiaire, là où les femmes sont surreprésentées.» Malheureusement, comme il se fait peu d'études dans ce secteur, la réalité des travailleuses retraitées demeure méconnue.

Portrait idyllique ou tendance généralisée que ces aînées libérées des conventions et bien dans leur peau? La Révolution tranquille, et celle en général de la jeunesse des années 1960, a eu de l'influence sur les 65 à 80 ans. «Cela a beaucoup affecté leur rapport à la fécondité, à la conjugalité, à la famille. Déjà, elles voulaient vivre de façon plus libre et confortable que leurs mères», énonce la sociologue Hélène David, chercheuse invitée au Département de sociologie de l'Université de Montréal.

«On voit actuellement une mode du bien vieillir. Plusieurs aînées viennent contrecarrer les images négatives du vieillissement», commente de son côté Michèle Charpentier, professeure en gerontologie sociale à l'UQAM.

Rester chez soi

Cette mode se traduirait aussi par une nouvelle solidarité féminine quant aux besoins résidentiels, poursuit Michèle Charpentier. «Une femme de 60 ans qui cohabite avec sa mère, des sœurs ou des veuves qui partagent une maison; des amies qui deviennent colocataires afin d'unir leurs ressources.» Nos voisines américaines s'y seraient déjà mises. Selon un article du *New York Times* du 27 février, le phénomène du «vieillissement entre amies» gagne des adeptes parmi les

célibataires, veuves ou divorcées de la soixantaine. Sociologues et démographes prédisent d'ailleurs qu'il va prendre de l'ampleur. Il ne s'agit pas uniquement de s'entraider pour les soins requis en cas de maladie, mais également de faire de la vieillesse un moment agréable en bonne compagnie.

Le Québec vivra-t-il semblable phénomène? «Une chose est sûre: mes collègues et moi, on ne se voit pas aller en centre d'accueil!», lance la sociologue Hélène David. Une grande proportion de femmes qui vivent seules maintenant commencent à penser à des solutions d'habitat intéressantes. Par exemple, acheter une ancienne école et y aménager des pièces communes, tout en ayant chacune ses quartiers privés.

Qui a dit que les aînées n'avaient rien à nous apprendre? ■

Les aînées négligées par la recherche?

La recherche sur le vieillissement est... jeune. Et le temps presse. «Il est minuit moins une», estime le Dr Yves Joanette, directeur du Réseau québécois de recherche sur le vieillissement, dans une entrevue accordée au magazine *Découvrir* (automne 2003). «Les baby-boomers s'apprentent à prendre leur retraite. Les impacts de leur vieillissement sur notre système de santé et notre société seront énormes. Il est urgent de former les spécialistes qui veilleront sur leur santé et leur bien-être.»

«Le Québec est néanmoins en avance sur plusieurs pays», évalue Catherine Geoffroy, directrice de l'Institut de gerontologie sociale du Québec. Ce qu'elle explique par le fait que nous sommes le deuxième État au monde à vivre un baby-boom aussi marqué. Les dernières années ont d'ailleurs vu naître des centres de recherche spécialisés, comme l'Institut du vieillissement (en 2000), le seul situé dans une université francophone (Sherbrooke), parmi les 13 que compte le Canada. Cependant, il reste encore beaucoup à faire.

Aline Vézina, professeure à l'École de service social de l'Université Laval, déplore que la gerontologie et la gériatrie attirent peu. «La vieillesse n'est pas glamour. On voit la courbe démographique se modifier depuis longtemps, mais on commence tout juste à se poser les grandes questions. Qu'est-ce qu'on va faire d'une population âgée? On sent un mouvement de panique. Pourtant, les personnes âgées ne sont pas que des malades à soigner. Elles ont un potentiel de temps et d'expérience à offrir, et il faudra apprendre à l'utiliser au maximum.»

Quant aux conséquences du vieillissement sur les femmes, la recherche dans ce domaine demeure embryonnaire. «On manque de données sexuelles et les chercheuses féministes n'ont pas encore beaucoup étudié le phénomène», remarque Michèle Charpentier. «En ce qui a trait à la façon dont les aînées sont traitées quand elles se retirent du marché du travail, on tient pour acquis que les données sur les hommes leur conviennent, dénonce la sociologue Hélène David. On s'est beaucoup basé sur le modèle très masculin de l'industrie manufacturière. Mais, maintenant, les trois quarts des emplois sont dans le secteur tertiaire, là où les femmes sont surreprésentées.» Malheureusement, comme il se fait peu d'études dans ce secteur, la réalité des travailleuses retraitées demeure méconnue.



« Ma p'tite madame »

« L'ainée qui marche plus lentement, qui entend moins bien est infantilisée. On va l'appeler "ma p'tite madame", prendre des décisions à sa place. On pense que la lenteur implique une incapacité mentale. » La sociologue Hélène David remarque que dans nos sociétés industrielles avancées, où la notion d'autonomie est centrale, la « bonne personne âgée » ne demande rien à personne. Cette perception du déclin de certaines capacités physiques vient occulter tout un savoir, acquis au fil d'une longue vie.

Michèle Charpentier, professeure en gérontologie sociale à l'UQÀM, déplore aussi cette attitude. « Nous ne reconnaissons que peu de crédibilité à nos aînées et nous les voyons rarement dans les médias. Il faut donner la parole à nos grands-mères, car elles sont des citoyennes à part entière, riches d'une expérience et d'une intelligence du cœur. Lorsque nous leur accorderons enfin une tribune, nous apprendrons des choses magnifiques. »

Détresse cachée

La bonne nouvelle: l'espérance de vie a doublé au cours du dernier siècle. De 82 ans pour les femmes et 78 ans pour les hommes, elle pourrait bien s'élever jusqu'à 90 ans au cours des 20 prochaines années.

La mauvaise nouvelle: la détresse peut augmenter avec l'âge. Une détresse qui mène parfois au suicide. Ce dernier est 13% plus élevé chez les aînés que chez les adolescents. La politique de prévention du suicide cible pourtant ces derniers. Un exemple d'âgisme, selon

Michel Prévile, professeur au Département des sciences de la santé communautaire à la Faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke. Les résultats d'une de ses études démontrent que les personnes âgées (hommes et femmes) qui se suicident le font parce qu'elles souffrent plutôt de dépression que de problèmes physiques.

« Le suicide des aînés semble tabou, déplore Irène Belleau, responsable du comité 50+ de la Fédération des femmes du Québec. Chez les femmes, il est parfois lié au changement du sens de la vie, quand les enfants sont partis, qu'on vieillit et que la santé se fragilise. Les problèmes de santé mentale,

d'alcoolisme, de postménopause ou de violence conjugale peuvent aussi dégénérer en une grande détresse. Les personnes âgées reçoivent peu de soutien psychologique et n'ont souvent pas les

moyens de consulter. Elles n'osent pas demander d'aide et se laissent dépérir. »

Une récente recherche a aussi démontré que les activités de loisirs diminuent après 75 ans. « Les loisirs contribuent au confort psychologique. Si le temps libre à la retraite n'est pas comblé, l'ennui peut conduire à la

détresse », indique Johanne Desrosiers, professeure agrégée à la Faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke. Et d'ajouter: « L'espérance de vie s'allonge, mais pas la santé. Ce sont les années d'incapacité que nous étirons. »

Cependant, « les femmes sont plus à l'écoute de leur corps que les hommes et elles consultent plus fréquemment un médecin », constate Catherine Geoffroy, directrice de l'Institut de gérontologie sociale du Québec. Bien renseignées, les aînées n'hésiteront pas à modifier leurs habitudes de vie afin de retarder la progression de la maladie, comme la fibromyalgie, qui frappe nombre de boomers.

Sources: *Femmes au Canada 2000*, Statistique Canada; Michèle Charpentier, École de travail social, UQAM; Judes Poirier, Centre d'études sur le vieillissement, Université McGill.

Les aînées:

Les conditions de vie des femmes de plus de 65 ans riment avec précarité. « Moins scolarisées que les hommes, elles ont connu la discrimination en emploi, ce qui a un effet sur leur revenu à la retraite », explique la sociologue Hélène David, qui étudie depuis plus de 20 ans le phénomène du vieillissement au travail. « Elles ont aussi accompli beaucoup de travail invisible et non reconnu, comme le soin aux enfants. Tous ces facteurs contribuent à l'ostracisme des femmes retraitées, de façon systémique. »

Les statistiques parlent: 24% des Canadiennes de plus de 65 ans ont un faible revenu, contre seulement 12% des hommes du même groupe d'âge, situation attribuable au fait que plusieurs vivent seules (c'est le cas de 38% d'entre elles). La moitié de ces femmes, en effet, se retrouvent en situation de pauvreté, alors que la proportion n'est que de 5,4% chez celles qui vivent en famille ou en couple.

La plupart des aînées de cette génération n'ont pas ou que peu été sur le marché du travail. Elles sont donc sans fonds de pension ou dotées d'une maigre rente, effet pervers d'un salaire très bas ou de longs congés de maternité. Le paiement du loyer gruge une portion importante du revenu disponible. « Pas besoin de savants calculs pour le constater. Pension de vieillesse et supplément garanti totalisent environ 900\$ par mois, alors qu'il est difficile de trouver un logement, même petit, pour moins de 400\$ mensuellement », rappelle Michèle Charpentier, professeure en gérontologie sociale à l'UQÀM. Le poids du loyer est d'ailleurs toujours plus important pour les femmes que pour les hommes, qu'elles soient propriétaires ou locataires. « L'hébergement en CHSLD est aussi très cher, ajoute Irène Belleau. En moyenne 1000\$ à 1400\$ mensuellement dans le système public et jusqu'à 2500\$ au privé. »

Les modifications proposées au Régime de rentes du Québec risquent aussi de faire mal. On suggère notamment de transformer la rente viagère de conjoint survivant, versée avant l'âge de 65 ans, en une rente légèrement plus substantielle, mais qui serait versée pour trois ans seulement. Le changement toucherait particulièrement les femmes

parmi les plus pauvres

entre 50 et 65 ans sans emploi, qui n'auraient alors d'autre choix que de recourir à l'aide sociale.

« En ce moment, la transformation des critères pour assurer une sécurité du revenu à ceux et celles qui ont quitté le marché du travail mène vers l'appauvrissement des personnes âgées », prévient la sociologue Hélène David. Comme les gens vont vivre de plus en plus longtemps, leur revenu de retraite ne sera pas nécessairement suffisant. La pression est donc très forte pour allonger la vie de travail. « D'une part, poursuit la chercheuse, l'écart s'agrandit entre la retraite et les signes de vieillissement annonçant l'incapacité de travailler. D'autre part, on s'en va vers une pénurie de main-d'œuvre chez les jeunes. Actuellement, on expulse les plus âgés du marché du travail, mais, dans les décennies qui viennent, on voudra les conserver. Déjà, en Europe, aux États-Unis, on retarde l'âge et les conditions pour avoir droit à une pleine retraite. »

- 86 % des aînées de 65 ans et plus vivent à la maison; 10 %, en résidence privée et 4 %, en institution ou CHSLD.
- 60,3 % des aînées de 65 à 74 ans sont propriétaires, proportion qui chute à 49,5 % chez les plus de 75 ans.

- 38 % des aînées de 85 ans et plus vivent dans un établissement, comparativement à 24 % des hommes du même groupe d'âge.
- Les femmes forment 80 % de la clientèle des CHSLD.

Seules ou en famille ?

- 43 % vivent avec leur mari;
- 1 % avec un partenaire en union de fait;
- 10 % avec des membres de leur famille élargie;
- 38 % seules.
- Comme leur espérance de vie est supérieure à celle des hommes, le nombre d'ainées seules s'accroît au fur et à mesure que les années passent. De 42,2 % chez la tranche des 65 à 74 ans, il passe à 79,8 % chez les plus de 85 ans.

Sources : *Femmes au Canada 2000*, Statistique Canada; *Priver ou privatiser la vieillesse*, Michèle Charpentier; et *Des nouvelles d'elles*, Conseil du statut de la femme.

« J'ai fait un bon coup! »

« Je suis membre de la **FADOQ – Mouvement des Aînés du Québec** depuis peu. C'est en feuilletant le magazine *Virage*, que je reçois en tant que membre, que j'ai appris l'existence du programme *Roses d'Or*, un programme d'appréciation des résidences privées avec services pour aînés du Québec. Je cherchais justement depuis quelques mois une résidence où ma mère pourrait se sentir bien, heureuse et en sécurité. Le bottin *Roses d'Or* m'a beaucoup aidée à faire un choix éclairé. Aujourd'hui, le sourire de ma mère me confirme qu'en devenant membre de la FADOQ, j'ai fait un bon coup! »



Pour information :

1 800 828-3344

info@fadoq.ca

www.fadoq.ca



Des sages-femmes à l'hôpital

En avril, des sages-femmes ont fait leur entrée dans les hôpitaux. Fini, les guerres de chapelle ?

PAR MARIE-EVE COUSINEAU

Quinze ans plus tôt, la scène aurait été inimaginable. Dans une grande pièce du Centre hospitalier LaSalle, la présidente de l'Ordre des sages-femmes du Québec et le président du Collège des médecins se sont passé le micro sans se regarder comme chien et chat. C'est qu'en ce 13 février, Raymonde Gagnon et le Dr Yves Lamontagne se réjouissaient d'une même initiative : à partir d'avril, pour une première fois, des sages-femmes pourront pratiquer dans un hôpital.

Cette grande première, les 71 sages-femmes du Québec l'attendaient depuis la légalisation de leur profession, en 1999. Pour elles, c'est une occasion de faire reconnaître leur compétence. « Le personnel médical pourra voir que la grande majorité de nos accouchements se déroulent sans problèmes », croit Catherine Gerbelli, de la Maison de naissance Côte-des-Neiges, qui fait partie de la première cohorte de diplômées du baccalauréat en pratique sage-femme lancé en 1999 par l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR). Plusieurs membres du réseau de la santé prédisent le succès à cette formule, qui allie une vision sereine de l'accouchement à l'encadrement rassurant de l'hôpital.

Un lent travail

L'entrée des sages-femmes dans les hôpitaux s'avère un processus long et laborieux. Il aura fallu une année de négociations intensives pour conclure l'entente, unique au Québec, entre le Centre hospitalier LaSalle et la Maison de naissance du CLSC Lac Saint-Louis, à Pointe-Claire. D'autres centres hospi-

taliers, comme l'Hôpital St. Mary, ont amorcé des pourparlers.

« Le Centre hospitalier de Sherbrooke, qui accueille des stagiaires, a récemment entamé des discussions avec une maison de naissance », se réjouit Huguette Boilard, directrice du programme en pratique sage-femme de l'UQTR. Selon elle, les établissements médicaux qui offrent un stage aux apprenties sages-femmes se montrent beaucoup plus ouverts à leur travail.

C'est le cas du Centre hospitalier LaSalle, reconnu pour l'avant-gardisme de son équipe médicale, menée par le Dr Guy-Paul Gagné. L'unité périnatale y collabore activement avec les sages-femmes depuis le lancement des projets-pilotes de maisons de naissance, en 1994. « Nous sommes parmi les premiers hôpitaux à avoir aboli le rasage et le lavement [systématiques] et à permettre aux femmes de manger durant le travail », dit Colette Tougas-Poirier, coordonnatrice des soins et services à la clientèle mère-enfant. Et il y a plus de 10 ans que l'unité des naissances possède sa propre porte d'entrée afin d'éviter que mamans et nouveau-nés soient en contact avec les malades. Des mesures en accord avec la pensée des accoucheuses, qui refusent d'associer la grossesse à une maladie.

Contamination médicale ?


Pour les sages-femmes québécoises, il y a un risque à travailler dans le milieu médical. Exerçant depuis longtemps dans les hôpitaux, leurs consœurs françaises ont multiplié les interventions, comme l'utilisation du monitoring (pour surveiller le cœur du bébé) et la supervision de l'épidurale. « Elles font pratiquement 80 % des accouchements,

Actuellement, seulement 1000 pouspons sur environ 70 000 naissent chaque année sous la supervision de sages-femmes.

« On ne répond pas à la demande! »

mais elles ne connaissent plus leurs patientes; elles en ont trop », indique Anne Piltan, de la Maison de naissance Côte-des-Neiges, qui a travaillé pendant 15 ans en France.

Or, les « accouchements à la chaîne » vont à l'encontre de la philosophie des sages-femmes. Ces dernières tiennent à offrir un suivi personnalisé tout au long de la grossesse et après l'accouchement. Les sept maisons de naissance de la province ont d'ailleurs été aménagées dans



de complications, elles confieront leurs patientes aux médecins, comme le prévoit la Loi sur les sages-femmes.

Une autonomie à préserver

Afin de préserver leur autonomie, les sages-femmes ont refusé la proposition du Collège, qui souhaitait les intégrer aux équipes médicales et ainsi les faire membres du Conseil des médecins, dentistes et pharmaciens (CMDP), un comité présent dans chaque centre hospitalier qui évalue la qualité des actes posés. « En les intégrant au CMDP, le Collège voulait tout simplement les contrôler », croit Lorraine Fontaine, coordonnatrice des dossiers politiques à Naissance-Renaissance, un groupe de pression qui milite en faveur de l'accouchement naturel. Or, chaque CLSC auquel est rattachée une maison de naissance possède déjà un conseil de sages-femmes pour juger de la qualité du travail accompli.

Aux yeux du D^r Lamontagne, l'intégration des accoucheuses au CMDP aurait pu faciliter la compréhension entre les divers professionnels. « Quand un groupe d'individus travaillent ensemble, ils ont intérêt à s'asseoir autour de la même table, argumente-t-il. L'un apprend de l'autre. » Le président du Collège se dit tout de même satisfait de l'entente finale, qui répond aux attentes du public en matière de sécurité. Le Centre hospitalier de LaSalle a mis sur pied un comité multidisciplinaire composé de deux médecins, deux infirmières, deux sages-femmes, un administrateur de l'hôpital et un administrateur du CLSC.

Le hic, c'est que le Collège des médecins et l'Ordre des sages-femmes n'ont pas la même interprétation du rôle de ce comité. Ce malentendu pourrait causer des ennuis. Selon Raymonde Gagnon, le comité n'a pas à évaluer la qualité des actes faits par les sages-femmes, mais intervient, par exemple, lors d'un conflit avec les médecins ou les infirmières. « Si un événement malheureux se produit, c'est le conseil de sages-femmes du CLSC qui agira », indique M^{me} Gagnon. « S'il y a un petit qui meurt, c'est bien de valeur, mais ce n'est pas juste deux sages-femmes qui vont régler cela. Cela va sûrement aller au comité multidisciplinaire », retorque le D^r Lamontagne, soulignant toutefois que les médecins

n'ont pas l'intention de se lancer dans une chasse aux sorcières.

L'entente de LaSalle sera un bon test. Sages-femmes et médecins apprendront à se connaître. « Ils demeurent encore deux solitudes », pense Régis Blais, professeur au Département d'administration de la santé à l'Université de Montréal. Il déplore que les futures sages-femmes soient formées dans une université où il n'y a pas de faculté de médecine. « Certaines sages-femmes préféreraient que les étudiantes ne soient pas formées dans un milieu médical afin qu'elles ne soient pas "contaminées" par celui-ci. »

Pomme de discorde

Si les sages-femmes et les médecins veulent en finir avec les guerres de chapelle, des tensions demeurent. La principale pomme de discorde : l'accouchement à domicile. Le D^r Claude Fortin, président de l'Association des obstétriciens et gynécologues du Québec, pèse ses mots : « On ne s'y oppose pas, mais on n'est pas nécessairement en faveur. Pour nous, l'hôpital demeure l'endroit idéal pour accoucher. » D'après un récent sondage Léger Marketing, commandé par le Collège des médecins, 83 % des Québécois croient également que l'hôpital demeure le lieu le plus sécuritaire pour accoucher.

Les sages-femmes, pour leur part, se tuent à répéter que 80 % des accouchements sont normaux et que donner naissance à la maison représente un choix légitime. « On s'est toujours battues pour que les femmes accouchent où elles veulent et avec qui elles veulent », dit Céline Lemay, présidente du Regroupement des sages-femmes du Québec.

Cette bataille pourrait prendre fin sous peu. Au cours des prochaines semaines, le Conseil des ministres sera appelé à voter le règlement balisant la naissance à domicile. La Coalition pour la pratique sage-femme (dont le porte-parole est l'organisme Naissance-Renaissance) attend avec impatience l'adoption de ce règlement, prévu par la Loi sur les sages-femmes. Mais elle souhaite aussi que le réseau des maisons de naissance se développe davantage. Actuellement, seulement 1 000 poupons sur environ 70 000 naissent chaque année sous la supervision de sages-femmes. « On

ce souci d'intimité. Établissement de Côte-des-Neiges, un ancien presbytère, ne compte que trois chambres.

Les sages-femmes du Québec ne veulent pas médicaliser leur pratique, encore moins devenir des « infirmières spécialisées ou des moitiés de médecin », signale Christiane Léonard, responsable de la Maison de naissance du CLSC Lac Saint-Louis, qui a piloté le projet avec LaSalle. Leurs compétences se limitent aux accouchements « normaux » ; en cas

Diplôme en études féministes

Le Diplôme en études féministes est un programme de 2^e cycle. Il fournit des outils théoriques et méthodologiques permettant l'analyse en profondeur de l'expérience sociale des femmes et des rapports sociaux de sexe dans une approche interdisciplinaire. Les personnes inscrites sont sur le marché du travail (fonction publique, cégep, groupes de femmes, etc.), à la retraite ou poursuivent des études de 2^e ou 3^e cycles.

Le Diplôme en études féministes comporte **30 crédits** et peut être complété à temps plein, en une année, ou à temps partiel.

Deux cours obligatoires (6 crédits)
FEM-64851 Théories féministes
FEM-64852 Éthique et pratique
de la recherche féministe

Des cours optionnels (24 crédits)
choisis parmi le vaste éventail suivant :

• L'Université féministe d'été

Formation intensive, du 6 au 12 juin 2004, sur le thème : **Féminisme et changement social. Enjeux et défis pour l'action et la recherche féministes** (FEM-64888, section w, 3 crédits).

• **Des cours disciplinaires** sélectionnés dans divers programmes (anthropologie, communication, droit, économie rurale, éducation, histoire, études féministes, relations industrielles, psychologie, santé communautaire, service social).

• **Des enseignements individualisés** : projets individuels et sujets spéciaux permettant, par une recherche ou un travail pratique supervisés, d'approfondir et d'appliquer les connaissances théoriques et méthodologiques acquises.

Renseignements supplémentaires :
Huguette Dagenais, directrice

(418) 656-7025
Huguette.Dagenais@ant.ulaval.ca



ne répond pas à la demande», dit Catherine Chouinard, chargée de projet en périnatalité à l'Association pour la santé publique du Québec, membre de la Coalition.

« L'intérêt pour les sages-femmes est présent », assure Marie-Claude Masson, finissante au baccalauréat de l'UQTR. La jeune femme voit son avenir avec optimisme, même si aucun poste permanent ne l'attend à la fin de ses études. « À Montréal, 900 femmes sont inscrites sur les listes d'attente des maisons de naissance. Et ce, sans qu'on fasse de publicité. »

Chaque semaine, Carole Pitre-Savard reçoit l'appel d'une femme souhaitant accoucher avec l'aide d'une sage-femme. C'est que le nom de l'organisme à but non lucratif qu'elle préside porte à confusion : la Maison de naissances des Laurentides. Formé en 1999, ce regroupement milite pour la mise sur pied d'un tel établissement dans sa région fertile. « On nous a dit qu'on était les prochains, dit-elle. Mais cela fait près de deux ans

qu'on nous répète la même chose. » Un projet similaire, mené par des sages-femmes et par le CLSC du Plateau Mont-Royal, attend aussi son tour.

Avec l'arrivée du ministre Philippe Couillard, visiblement ouvert à leur pratique, les sages-femmes ont toutefois bon espoir de voir se diversifier leurs lieux de travail. En décembre dernier, la première maison de naissance non expérimentale – toutes les maisons actuelles ont d'abord fait l'objet de projets-pilotes – a officiellement ouvert ses portes à Nicolet, dans le Centre-du-Québec. Marie-Eve Saint-Laurent, une sage-femme de 28 ans qui a obtenu son diplôme en juin 2003, a pu assister aux premiers accouchements. Des moments particuliers. « C'était mon rêve de travailler à Nicolet, dit-elle. La population nous a accueillies à bras ouverts. » Les parents du deuxième poupon né dans la Maison de naissance de la Rivière ont d'ailleurs prénommé leur fils Nicolas. En hommage à son lieu de naissance... ■

Québec, société distincte

Contrairement à la Société des obstétriciens et gynécologues du Canada, qui s'est prononcée en faveur des accoucheuses dès le début des années 1990, l'Association des obstétriciens et gynécologues du Québec s'y est longtemps opposée. Augustin Roy, ancien président du Collège des médecins, tenait des propos cinglants à leur égard, rapporte Régis Blais, professeur en administration de la santé à l'Université de Montréal. « Il a déjà dit qu'elles étaient un mal, comme les prostituées ! » Il faut dire que certains médecins avaient été échaudés par des sages-femmes autodidactes, alors que des bébés étaient décédés lors d'accouchements à domicile, vers la fin des années 1980. Résultat : le Québec n'a reconnu la profession de sage-femme qu'en 1999, soit huit ans après l'Ontario.

Lors de la légalisation, le gouvernement québécois a restreint la pratique des sages-femmes aux maisons de naissance – ce qui n'empêchait toutefois pas de conclure des accords avec les hôpitaux. La loi prévoyait également l'adoption d'un règlement pour définir les normes de l'accouchement à domicile. « Il n'y a pas eu de tel règlement en Ontario, en Colombie-Britannique, en Alberta et au Manitoba », où l'accouchement à domicile est devenu possible dès la légalisation de la profession, remarque Raymonde Gagnon, présidente de l'Ordre des sages-femmes. Le Nunavut autorise aussi cette pratique. Que notre province ait tant tardé à le faire « témoigne de la réticence du monde médical québécois à l'époque », poursuit la présidente.

Cette ère de confrontation entre sages-femmes et médecins est toutefois revivue, selon le Dr Lamontagne. Si certains membres du conseil d'administration du Collège des médecins demeurent « recalcitrants », la plupart des médecins, particulièrement les jeunes, sont ouverts. « Dans environ cinq ans, il n'y aura plus de problèmes », prédit-il.



Ce titre d'Elizabeth Smart rappellera sans doute à plusieurs le best-seller de Paulo Coelho, *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré*. Redonnons à l'écrivaine née à Ottawa en 1913 ce qui lui revient : elle a publié *By Grand Central Station I Sat Down and Wept* en 1945, à Londres, et «l'emprunt» de Coelho, jamais mentionné, est par

conséquent assez honteux. Le texte de Smart, magnifique, est peu connu; aussi cette réédition mérite-t-elle d'être soulignée. Que raconte au juste ce livre bref? L'histoire d'une passion contrariée. Elizabeth Smart découvre un jour la poésie du Britannique George Barker et tombe follement amoureuse du poète; elle l'invite, lui et son épouse, à séjourner chez elle aux États-Unis. Commence dès lors une longue liaison. Barker ne divorcera jamais, ce qui n'empêchera pas son amante d'avoir de lui quatre enfants! Voilà donc un adultère peu banal, et *A la hauteur de Grand Central Station* n'est pas, non plus, une banale catharsis. Elizabeth Smart a plutôt composé un chant d'amour, d'extase et de désespoir mêlés, dont la force poétique et le caractère lancinant ne sont pas sans évoquer les *Psaumes* et le *Cantique des cantiques*. Elle nous convie, au bout du compte, à une expérience littéraire rare, excellemment rendue par la traductrice Helene Filion.

Les Herbes rouges, 2003, 120 p.

Les saints de Big Harbour

Lynn Coady

Avec les Alistair MacLeod et Ann-Marie MacDonald, Lynn Coady est de ces quelques écrivains originaires de l'île du Cap-Breton, en Nouvelle-Écosse, qui ont acquis une réputation internationale. C'est justement sur ce coin de pays que *Les saints de Big Harbour* leve le voile. À Big Harbour, village rural imaginaire peuplé d'Acadiens, d'Écossais et de «Franco», l'existence quotidienne est un mélange de misère et de pathétique; familles dysfonctionnelles, chômage chronique, alcoolisme, violence en constituent la trame. On suivra, tout au long de l'année 1982, les péripéties de ses habitants, plus particulièrement celles de Guy Boucher, adolescent mal dans sa peau qui vit entouré de sa mère assistée sociale, de sa sœur plutôt farfelue et de son oncle maternel Isadore. Isadore,

avec son éternelle bouteille de rhum à la main et jamais à court d'histoires fabuleuses, homme blessé et trahi, est sans conteste un personnage fascinant. Le roman en compte plusieurs autres, tous recelant des blessures intimes exacerbées par l'apreté des conditions économiques. Cette vie au village, qui est plutôt une survie, Lynn Coady la dépeint crûment, avec un réalisme implacable. Mais aussi avec humour, ironie et une rare force d'évocation. Au moment de sa parution originale, en 2002, *Saints of Big Harbour* s'est attiré tous les éloges du *Quill and Quire*, réputée revue de critique littéraire canadienne, qui l'a classé parmi les meilleurs livres de l'année. Une consécration qui paraît pleinement méritée.

Leméac, 2003, 416 p.

Reconnue pour sa pratique de la médecine familiale en milieu pluriculturel, Vania Jimenez, Québécoise d'origine arménienne née en Égypte, nous donne un premier roman fortement inspiré de sa propre expérience professionnelle. *Le Seigneur de l'oreille* a pour héroïne la Dr^e Sylviane Bourgault, qui exerce dans le quartier Côte-des-Neiges, cœur pluriethnique de Montréal. En ce début de 2002, elle fait son bilan. La mort récente de Wilfrid Douyon, l'amour de ses 15 ans qui est demeuré un ami très proche, dans l'effondrement du World Trade Center, a rappelé à Sylviane la perte, huit ans auparavant, de son quatrième enfant. Crise intime, donc, mais aussi crise professionnelle, car ses patientes, de nationalités diverses, l'amènent à réviser sa conception de la médecine occidentale. Le véritable déclencheur sera cette mystérieuse statuette, le «Seigneur de l'oreille», offerte par une patiente africaine. Le roman devient alors quête initiatique, une quête qui conduit Sylviane jusqu'en Haïti, où elle s'ouvre à la religion vaudou. Par l'entremise de ce personnage, Vania Jimenez livre au grand public l'une des préoccupations actuelles des médecins, soit l'intervention auprès des membres de communautés dont les codes nous sont étrangers. Mais nul besoin de partager de telles préoccupations pour goûter ce roman qui se déploie au rythme de la musique de Schubert : la prose et le propos de M^{me} Jimenez sont une invite au voyage autant qu'à la réflexion.

Hurtubise HMH, 2003, 560 p.



NOS LUTTES... NOS SUCCÈS... NOTRE AVENIR...



**LA FORCE
DU NOMBRE,
UNE FORCE
QUI COMPTE**



Fédération
des travailleurs
et travailleuses
du Québec

www.ftq.qc.ca

**LA FTQ REPRÉSENTE
LE PLUS GRAND NOMBRE
DE TRAVAILLEUSES
SYNDIQUÉES AU QUÉBEC**

Vélos migrants

Abracadabra! D'un simple vélo oublié dans un sous-sol de Sherbrooke ou de Thetford Mines jaillit la solution rêvée pour une mère... au Salvador ou au Togo. Jusque-là contrainte de marcher cinq heures chaque jour pour transporter l'eau nécessaire à sa famille, cette femme pédale désormais d'un village à l'autre. Le temps gagné lui permet de travailler au marché local et d'en tirer un revenu pour nourrir les siens.

Depuis sa fondation, en 1999, Cyclo Nord-Sud a acheminé près de 10 000 bicyclettes en Amérique latine et en Afrique. La fondatrice, Claire Morissette, en a eu l'idée après un voyage dans le tiers-monde. « J'ai été frappée, confie-t-elle, de voir combien les filles et les femmes des pays pauvres sont souvent accaparées par les lourdes corvées de transport à pied. » Vouée à l'amélioration de la condition féminine et à la promotion du respect de l'environnement, l'organisme montréalais collabore avec des associations locales qui distribuent les vélos dans leur pays respectif de manière à améliorer les conditions de vie de la population, surtout en milieu rural.

Encore cette année, Cyclo Nord-Sud lance un appel à tous et à toutes pour recueillir le plus grand nombre de vélos. N'importe quel groupe ou école peut aider à organiser une collecte. Il suffit de respecter certaines règles: les bicyclettes doivent être dans un état au moins réparable et être conçues pour les adultes (les modèles pour enfants ne peuvent faire le voyage), et chaque donateur doit verser 10 \$ pour participer aux frais d'expédition. En retour, un reçu d'impôt est émis pour la valeur du vélo et du don.

Au Québec, 600 000 nouvelles bicyclettes sont vendues chaque année, souligne Claire Morissette. Victimes des modes, elles sont généralement remises à la cave au bout de cinq ans. Ailleurs dans le monde, grâce à l'ingéniosité des gens, une seule d'entre elles peut devenir le point de départ d'une petite entreprise de livraison ou de services.

Autre initiative en faveur du vélo, dans les rues de Montréal cette fois, le *Petit manuel à l'intention du cycliste urbain* s'adresse aux personnes qui envisagent d'aller au travail en pédalant. Le site Internet (www.velo.qc.ca/veloboulot/index.htm) informe sur le coût de ce moyen de transport alternatif par rapport à la voiture, sur son utilisation adéquate dans les rues de la métropole, sur le recours possible au taxi équipé d'un support à vélo, sans oublier les bienfaits pour la santé et l'environnement.

Cyclo Nord-Sud recueille aussi les vélos à son entrepôt du 7235, rue Saint-Urbain (métro de Castelnau), à certaines heures. Tél.: (514) 843-0077 www.cyclonordsud.org

Mamie-boom

Les bébés se font rares, la population vieillit et les gens vivent plus longtemps qu'autrefois. Résultat: il n'y a jamais eu autant de grands-parents pour aussi peu d'enfants! Selon une étude publiée en 2000 par l'Institut Vanier de la famille, un Canadien sur quatre est mamie ou papi, sans compter ceux qui le deviennent « par alliance », lors de recompositions familiales. Le livre *Grands-parents aujourd'hui: plaisirs et pièges* arrive à point nommé pour actualiser le portrait d'un lien aussi merveilleux qu'il peut être exigeant.

Femmes au travail ou retraitées actives, les nouvelles grands-mères veulent s'occuper de leurs petits-enfants tout en préservant leur vie privée. Comment se rendre utile sans s'épuiser? Comment aimer sans envahir? Comment allier transmission des valeurs et ouverture d'esprit? Pour répondre à ces questions, Francine Ferland, ergothérapeute spécialisée dans les relations familiales, s'appuie sur des études récentes et sur les témoignages de personnes de trois générations.

Dans son ouvrage, quelques grands-parents expriment un malaise. Certains ont eu un choc en se glissant dans ce rôle qui les met face à leur jeunesse disparue. D'autres trouvent difficile de maintenir le contact avec leurs petits-enfants, partis à l'étranger avec leur famille ou éloignés d'eux par le divorce de leurs parents. D'autres encore confient leur désarroi à la naissance d'un bébé atteint d'une maladie grave ou d'un handicap.

L'auteure traite des dimensions affectives de la relation tout en s'attardant à des considérations pratiques, par exemple, sur l'équipement de base pour recevoir un tout-petit chez soi et sur les sorties à faire avec lui. Le livre se parcourt sans effort autre que celui de réfléchir à l'un des plus beaux métiers du monde. Aimer l'enfant de son enfant, sans avoir à l'éduquer au jour le jour, c'est le bonheur en concentré!

Éditions de l'Hôpital Sainte-Justine, 2003, 150 p., 14 \$.



Un virage à 50 ans

« Je suis trop jeune pour être vieille! » Cette participante aux ateliers de Transition 50 résume bien le sentiment du groupe. Un soir par semaine, durant trois mois, des femmes de 45 à 63 ans se rencontrent pour reorienter leur vie personnelle et professionnelle. L'initiative relève de Nouveau Départ, un organisme pancanadien, présent dans plusieurs régions du Québec, qui vient en aide aux femmes désireuses de s'engager dans un nouveau projet de vie: retour aux études, recherche d'un emploi, formation en vue d'un engagement bénévole... Les rencontres portent aussi sur les changements vécus à la cinquantaine et à la soixantaine sous l'angle de la santé,

du couple, de la famille, de la situation financière.

La coordonnatrice pour la région de Québec, Micheline Bertrand, s'assure du concours de conférencières et d'animatrices dans chacun des domaines. Le groupe compte une douzaine de femmes. Au fil des semaines, les centres d'intérêt et les ressources de chacune d'elles se précisent. La transition ne soulève plus les mêmes appréhensions.

De jour ou de soir, au coût de 100\$ par session. Renseignements supplémentaires dans le guide *La force de l'expérience: travailler après 55 ans c'est possible*.

Tél.: (514) 374-3999 ou 1-866-374-3999 (sans frais)

Cyberméfiance ?

Même si Internet permet de faire des emplettes à la grandeur de la planète, plus des deux tiers des Québécoises se montrent réticentes face au cybermarché, affirme Yolande Côté, de l'Office de protection du consommateur. Les femmes n'aiment pas confier leur numéro de carte de crédit aux commerçants du Net. Mais, selon Yolande Côté, cette crainte n'est pas justifiée lorsque la transaction se conclut avec une entreprise sérieuse, puisque les données ne peuvent alors être interceptées ni employées à d'autres fins que l'achat prévu. Par contre, l'arnaque existe dans Internet comme dans toute pratique commerciale, et les technologies ont fait naître une nouvelle génération d'escrocs. Il faut donc prendre ses précautions: par exemple, s'assurer que le commerçant a pignon sur rue et donne une autre adresse que ses coordonnées Internet en cas de réclamation ou de retour de la marchandise.

Les guides suivants permettent de profiter des avantages de la Toile tout en se protégeant.

Le guide du cyberconsommateur.
www.autoroute.gouv.qc.ca/cyber/cyber.htm

Le commerce électronique: six conseils de base pour les achats en ligne.
www.opc.gouv.qc.ca/publications/com_ele_consomma.asp

Le cyberconsommateur averti.
www.consommateur.qc.ca/cyber



Illustration: Sophie Gauthier



Photo: Rolline Laporte

La Fête des morts

Coup de théâtre

Tous les deux ans, en mai, quand les oies rentrent de migration, arrive à Québec le Carrefour international de théâtre. Un événement impatientement attendu par les théâtrophiles en mal de découvertes, car le ton tranche avec les productions, souvent plus sages, de la saison régulière.

Justement, la pièce qu'y présente en grande première Lorraine Côté, *Masque de la meilleure comédienne* en 2004, se distingue par son originalité. Avec *L'Impératrice du dégoût*, l'actrice signe un premier texte pour adultes dérangent, troublant, aux allures de labyrinthe. Dans ce thriller psycho-policier, une femme battue et violée se fait interroger par un homme qui lui apprend que son père vient d'être assassiné. Elle perd alors conscience. La pièce prend une toute nouvelle dimension lorsque le spectateur comprend que plusieurs personnalités cohabitent chez ce personnage, sans jamais se croiser. Lorraine Côté a bûché 13 ans pour produire sa pièce. Elle y a mis ses terreurs nocturnes de petite fille, son éducation juéo-chrétienne sclérosante, son indignation face à la vie de ses parentes emprisonnées dans les conventions, ses questions sur la sexualité féminine. En plus de fouiller les dessous de la société québécoise, la pièce donne aussi dans la parabole sur le métier de comédien, éternellement écartelé entre les différents personnages qu'il faut incarner.

D'autres pièces présentées au Carrefour risquent aussi de démanter quelques idées reçues. *La Fête des morts*, mise en scène par Céline Bonnier et Nathalie Claude, du Théâtre Momentum, et présentée l'automne dernier à Montréal, convie les spectateurs à une balade qui n'a rien de macabre dans un véritable cimetière (tenu secret). Enfin, *Une année sans été*, qui a valu à sa metteuse en scène Véronique Côté le Masque de la révélation de l'année, reprend l'affiche. C'est l'occasion de renouer avec la vie de cinq jeunes Français juste avant la Première Guerre mondiale, cinq jeunes épris de poésie et d'amitié. À voir également, des spectacles de Suisse, de Lettonie, des Pays-Bas, de Hongrie et de France.

À Québec, du 12 au 24 mai. Tél. : (418) 692-3131.

www.carrefourtheatre.qc.ca

Art bonbon

L'art ne nourrit pas que l'esprit, si l'on en croit les sucres d'orge en forme d'assiettes ou de verres qui s'offrent aux passants à l'extérieur de La Chambre blanche, dans le quartier Saint-Roch, à Québec. Invitée par ce centre d'artistes, qui fête ses 25 ans cette année, Isabelle Laverdière concocte ses sucreries dans une cuisine plutôt décalée. Prenant à contre-pied les diktats en matière de décoration, elle recouvre la tapisserie de conseils à la parfaite ménagère et orne son lieu de travail d'un tissu en macramé très clinquant, avec des boules dorées. On peut voir son installation comme une référence à ces contes où une sorcière attire les enfants avec des bonbons, ou encore comme une façon de déboulonner le mythe de la *superwoman*.

À la Chambre blanche, 185 Christophe-Colomb Est, Québec, du 14 mai au 13 juin. Tél. : (418) 529-2715.

Tadoussac en chanson

Début juin, la planète musicale québécoise sort de son orbite montréalaise pour se retrouver au bord de l'eau, au Festival de la chanson de Tadoussac. De là surgissent les découvertes qui feront courir les foules dans les saisons à venir. Se produisant dans les bars, dans les restaurants, dans le sous-sol de l'église et même, cette année, dans un gîte du passant, les chanteurs et chanteuses côtoient en toute intimité les amoureux de la chanson. Cette année, les rastas ensorcelés du duo féminin Dobacaracol et ses *djembés* en folie feront tourner les têtes, tandis que Catherine Major transportera les spectateurs sur le tapis volant de sa voix. Le folk râpeux des sœurs Kate et Anna McGarrigle, qui effectuent un retour au français après de longues années de carrière en anglais, résonnera de façon toute particulière au bord du fleuve, car il rime avec nature. Plusieurs autres têtes d'affiche se produisent durant le festival, qu'il s'agisse de Renée Claude ou de Lhasa de Sela.

À Tadoussac, du 10 au 13 juin.

Tél. : 1-866-861-4108.

www.chansontadoussac.com

Le surréalisme

selon Mimi

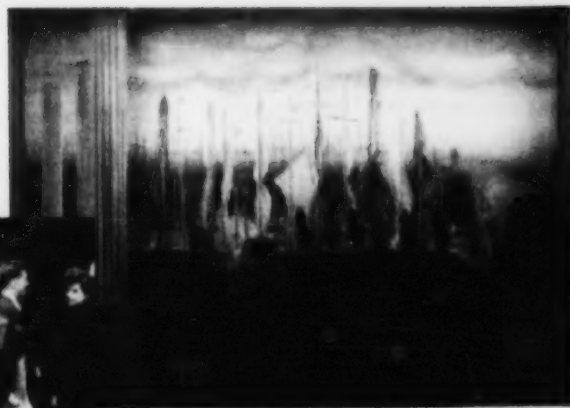
Mimi Parent et son époux Jean Benoît seraient encore de parfaits inconnus sans l'acharnement de l'historienne de l'art Danièle Lord. Grâce à son initiative, le Musée national des beaux-arts du Québec consacre une première rétrospective à ce couple dont l'itinéraire artistique épouse en grande partie l'histoire de la peinture moderne. À la fin des années 1940, Mimi et Jean se révoltent contre le style académique en vigueur au Québec et partent pour Paris, comme de nombreux artistes de leur génération. Mais à la différence des Borduas, Riopelle ou Ferron, les deux peintres restent dans leur patrie d'adoption et s'impliquent activement dans le mouvement surréaliste. En 1959, c'est Mimi Parent qui produit l'affiche de l'exposition sur l'érotisme que tient le groupe à Paris.

La rétrospective du Musée permet de découvrir quelques-unes des œuvres de cette époque. *Masculin-féminin*, par exemple, traduit bien l'esprit ironique



Jean Benoît et Mimi Parent, septembre 1947. À l'arrière-plan, Alfred et Madeleine Pellan.

de Mimi Parent. Ses propres cheveux constituent le matériau d'une cravate, symbole phallique par excellence, tandis que dans *Maîtresse*, deux tresses for-



Une vieille histoire, dans un vieux port, sur un vieux continent, 1992.

ment un fouet. Un peu plus loin, *Le viol*, peint dans les années 1980, donne un aperçu de l'univers onirique de l'artiste. Le tableau laisse deviner le corps éthéré d'une femme; au premier plan, un crabe tient une bottine. L'artiste aime à construire des mondes clos, dans ses créations, où elle intègre des objets récupérés et détournés de leur utilisation première. Sous l'influence des surréalistes, elle emploie aussi de nombreux symboles, qui sont autant d'indices à découvrir pour comprendre son œuvre.

Au Musée national des beaux-arts du Québec, du 1^{er} avril au 24 octobre.



Un air de printemps

C'est d'abord le piano de Catherine Major qui séduit dans *Par-dessus bord*. Un piano omniprésent, oscillant entre jazz, blues et chanson française façon bastringue des années 1930. Puis peu à peu, comme un parfum exhale ses différentes notes, la musique révèle d'autres instruments. L'accordeon (souvent musette), les cors (anglais et français), le violon (parfois mutin) et, bien sûr, la voix chaude de la jeune femme de 24 ans. La lauréate du prix du « meilleur auteur-compositeur » au Festival en chanson de Petite-Vallee en 2002 a voulu créer un premier album à son image. Elle en signe donc les musiques, quelques textes et aussi la réalisation globale. L'prise d'ambiances harmoniques, Catherine Major tourne le dos à l'engouement actuel pour l'électro-acoustique. À petites touches, ses chansons égratignent les clichés sur l'amour, pourfendent le racisme ou pleurent l'absence de l'autre. Une voix nouvelle, originale et pleine de promesses, comme un parfum de printemps.

www.catherinemajor.com

La constellation Dorion

Ça s'intitule *Les Retouches de l'intime*. Le livre-objet de la poétesse Hélène Dorion, dont les écrits font l'objet de nombreuses traductions, se lit autant qu'il se regarde. Les mots de l'écrivaine se souviennent d'une histoire d'amour, à travers les reminiscences de caresses,

du désir, de l'attente de l'autre, sans qu'on découvre l'identité des personnages. En filigrane, les paysages bleutés fantasmagoriques de la photographie Louise Chatelain contribuent encore



à l'étrangeté du récit. Les étendues sableuses, les traces sur le sol, les silhouettes de rochers dessinent un univers de rêve qui colle à la prose.

Éditions du Noroît, 2004, 100 p.



Photo: Rolline Laporte

La Fête des morts

Coup de théâtre

Tous les deux ans, en mai, quand les oies rentrent de migration, arrive à Québec le Carrefour international de théâtre. Un événement impatientement attendu par les théâtrophiles en mal de découvertes, car le ton tranche avec les productions, souvent plus sages, de la saison régulière.

Justement, la pièce qu'y présente en grande première Lorraine Côté, *Masque de la meilleure comédienne* en 2004, se distingue par son originalité. Avec *L'Impératrice du dégoût*, l'actrice signe un premier texte pour adultes déroutant, troublant, aux allures de labyrinthe. Dans ce thriller psycho-policier, une femme battue et violée se fait interroger par un homme qui lui apprend que son père vient d'être assassiné. Elle perd alors conscience. La pièce prend une toute nouvelle dimension lorsque le spectateur comprend que plusieurs personnalités cohabitent chez ce personnage, sans jamais se croiser. Lorraine Côté a bûché 13 ans pour produire sa pièce. Elle y a mis ses terreurs nocturnes de petite fille, son éducation judéo-chrétienne sclérosante, son indignation face à la vie de ses parentes emprisonnées dans les conventions, ses questions sur la sexualité féminine. En plus de fouiller les dessous de la société québécoise, la pièce donne aussi dans la parabole sur le métier de comédien, éternellement écartelé entre les différents personnages qu'il faut incarner.

D'autres pièces présentées au Carrefour risquent aussi de démanteler quelques idées reçues. *La Fête des morts*, mise en scène par Céline Bonnier et Nathalie Claude, du Théâtre Momentum, et présentée l'automne dernier à Montréal, convie les spectateurs à une balade qui n'a rien de macabre dans un véritable cimetière (tenu secret). Enfin, *Une année sans été*, qui a valu à sa metteuse en scène Veronique Côté le Masque de la révélation de l'année, reprend l'affiche. C'est l'occasion de renouer avec la vie de cinq jeunes Français juste avant la Première Guerre mondiale, cinq jeunes épris de poésie et d'amitié. À voir également, des spectacles de Suisse, de Lettonie, des Pays-Bas, de Hongrie et de France.

À Québec, du 12 au 24 mai. Tél.: (418) 692-3131.

www.carrefourtheatre.qc.ca

Art bonbon

L'art ne nourrit pas que l'esprit, si l'on en croit les sucres d'orge en forme d'assiettes ou de verres qui s'offrent aux passants à l'extérieur de La Chambre blanche, dans le quartier Saint-Roch, à Québec. Invitée par ce centre d'artistes, qui fête ses 25 ans cette année, Isabelle Laverdière concocte ses sucreries dans une cuisine plutôt décalée. Prenant à contre-pied les diktats en matière de décoration, elle recouvre la tapisserie de conseils à la parfaite ménagère et orne son lieu de travail d'un tissu en macramé très clinquant, avec des boules dorées. On peut voir son installation comme une référence à ces contes où une sorcière attire les enfants avec des bonbons, ou encore comme une façon de déboulonner le mythe de la *superwoman*.

À la Chambre blanche, 185 Christophe-Colomb Est, Québec, du 14 mai au 13 juin. Tél.: (418) 529-2715.

Tadoussac en chanson

Début juin, la planète musicale québécoise sort de son orbite montréalaise pour se retrouver au bord de l'eau, au Festival de la chanson de Tadoussac. De là surgissent les découvertes qui feront courir les foules dans les saisons à venir. Se produisant dans les bars, dans les restaurants, dans le sous-sol de l'église et même, cette année, dans un gîte du passant, les chanteurs et chanteuses côtoient en toute intimité les amoureux de la chanson. Cette année, les rastas ensorcelés du duo féminin Dobacaracol et ses *djembés* en folie feront tourner les têtes, tandis que Catherine Major transportera les spectateurs sur le tapis volant de sa voix. Le folk râpeux des sœurs Kate et Anna McGarrigle, qui effectuent un retour au français après de longues années de carrière en anglais, résonnera de façon toute particulière au bord du fleuve, car il rime avec nature. Plusieurs autres têtes d'affiche se produisent durant le festival, qu'il s'agisse de Renée Claude ou de Lhasa de Sela.

À Tadoussac, du 10 au 13 juin.

Tél.: 1-866-861-4108.

www.chansonstadoussac.com

Le surréalisme

selon Mimi

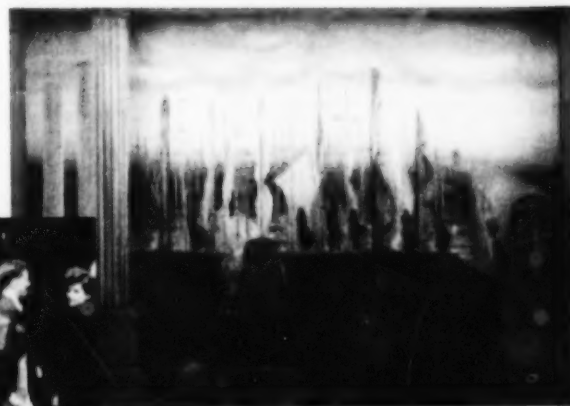
Mimi Parent et son époux Jean Benoît seraient encore de parfaits inconnus sans l'acharnement de l'historienne de l'art Danièle Lord. Grâce à son initiative, le Musée national des beaux-arts du Québec consacre une première rétrospective à ce couple dont l'itinéraire artistique épouse en grande partie l'histoire de la peinture moderne. À la fin des années 1940, Mimi et Jean se révoltent contre le style académique en vigueur au Québec et partent pour Paris, comme de nombreux artistes de leur génération. Mais à la différence des Borduas, Riopelle ou Ferron, les deux peintres restent dans leur patrie d'adoption et s'impliquent activement dans le mouvement surréaliste. En 1959, c'est Mimi Parent qui produit l'affiche de l'exposition sur l'érotisme que tient le groupe à Paris.

La rétrospective du Musée permet de découvrir quelques-unes des œuvres de cette époque. *Masculin-féminin*, par exemple, traduit bien l'esprit ironique



Jean Benoît et Mimi Parent, septembre 1947. À l'arrière-plan, Alfred et Madeleine Pellan.

de Mimi Parent. Ses propres cheveux constituent le matériau d'une cravate, symbole phallique par excellence, tandis que dans *Maîtresse*, deux tresses for-



Une vieille histoire, dans un vieux port, sur un vieux continent, 1992.

ment un fouet. Un peu plus loin, *Le viol*, peint dans les années 1980, donne un aperçu de l'univers onirique de l'artiste. Le tableau laisse deviner le corps éthéré d'une femme; au premier plan, un crabe tient une bottine. L'artiste aime à construire des mondes clos, dans ses créations, où elle intègre des objets récupérés et détournés de leur utilisation première. Sous l'influence des surréalistes, elle emploie aussi de nombreux symboles, qui sont autant d'indices à découvrir pour comprendre son œuvre.

Au Musée national des beaux-arts du Québec, du 1^{er} avril au 24 octobre.



Un air de printemps

C'est d'abord le piano de Catherine Major qui séduit dans *Par-dessus bord*. Un piano omniprésent, oscillant entre jazz, blues et chanson française façon bastringue des années 1930. Puis peu à peu, comme un parfum exhale ses différentes notes, la musique révèle d'autres instruments. L'accordéon (souvent musette), les cors (anglais et français), le violon (parfois mutin) et, bien sûr, la voix chaude de la jeune femme de 24 ans. La lauréate du prix du «meilleur auteur-compositeur» au Festival en chanson de Petite-Vallee en 2002 a voulu créer un premier album à son image. Elle en signe donc les musiques, quelques textes et aussi la réalisation globale. Eprise d'ambiances harmoniques, Catherine Major tourne le dos à l'engouement actuel pour l'électro-acoustique. À petites touches, ses chansons égratignent les clichés sur l'amour, pourfendent le racisme ou pleurent l'absence de l'autre. Une voix nouvelle, originale et pleine de promesses, comme un parfum de printemps.

www.catherinemajor.com

La constellation Dorion

Ça s'intitule *Les Retouches de l'in-time*. Le livre-objet de la poétesse Hélène Dorion, dont les écrits font l'objet de nombreuses traductions, se lit autant qu'il se regarde. Les mots de l'écrivaine se souviennent d'une histoire d'amour, à travers les reminiscences de caresses,

du désir, de l'attente de l'autre, sans qu'on découvre l'identité des personnages. En filigrane, les paysages bleutés fantasmagoriques de la photographie Louise Chatelain contribuent encore



à l'étrangeté du récit. Les étendues sableuses, les traces sur le sol, les silhouettes de rochers dessinent un univers de rêve qui colle à la prose.

Éditions du Noroît, 2004, 100 p.



La vie en main

Semaine de l'infirmière
9 au 15 mai 2004



Ordre
des infirmières
et infirmiers
du Québec